

# 10

n°90

## Festival d'Automne

#90 / Deflorian & Tagliarini — Quillardet — Rousset — De Keersmaeker — Rau  
El Conde de Torrefiel — Maciejewska — El Khatib & Cavalier — Okada — Marin  
Naharin — Herbin — Tobelaim — Nauzyciel — Béal — Short Theatre — CIRCa



# New Settings



**UN ACCOMPAGNEMENT  
D'ARTISTES**  
ANAGOOR  
JEANNE CANDEL  
NORA CHIPAUMIRE  
OLA MACIEJEWSKA  
VERA MANTERO  
ALI MOINI  
CHRISTOS PAPADOPOULOS  
PHILIPPE QUESNE  
LIA RODRIGUES  
ÉMILIE ROUSSET  
ÉMILIE ROUSSET & LOUISE HÉMON  
HIROSHI SUGIMOTO  
VIRGINIE YASSEF

**13 SPECTACLES  
DU 19/09/18  
AU 18/12/18**

FONDATIONDENTREPRISEHERMES.ORG

Clédat & Petitpierre © Y.Clédat

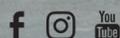
THÉÂTRE DE LA CITÉ  
INTERNATIONALE

FESTIVAL  
D'AUTOMNE  
À PARIS  
47<sup>e</sup> édition

NANTERRE  
AMANDIERS

Théâtre  
de la  
Ville  
PARIS

Centre  
Pompidou



## ÉDITO

### ANAMNÈSE

Il fut une époque où le calendrier républicain l'affirmait sans ambiguïté : le 2 novembre est le jour de la macre, coïncé entre celui du salsifis et celui du topi-nambour. De cette châtaigne d'eau contrite qui a disparu de nos assiettes, il ne reste plus rien dans la psyché collective. C'est que novembre, mois des oubliés et des morts, est assurément le mois de l'anamnèse : qu'est le théâtre si ce n'est la reconstruction collective du verbe dont est faite la chair du réel ? Ce retour à soi et aux sources n'a ni frontières ni géographie. Il advient partout, sur les plateaux du Festival d'automne à Paris, mais aussi de Suisse ou de Belgique, où nos pas se sont arrêtés pour une villégiature éphémère. Qu'il s'agisse de beauté mélancolique chez Deflorian et Tagliarini, de catharsis de la violence chez Milo Rau, de tristesse et de joie girafières chez Thomas Quillardet ou de transfiguration chez Anne Teresa De Keersmaeker, la représentation de nos souffrances est douce-amère. Mais comme disait Georges Perros, l'homme est impensable qui n'éprouve pas, tous les jours, fût-ce un quart d'instant, le vide, l'impossibilité à vivre. C'est de cette impossibilité que jaillit l'offrande propitiatoire faite aux dieux de la scène. Car le théâtre est la preuve que la vie ne suffit pas.

La rédaction

Prochain numéro début décembre

## SOMMAIRE

### FOCUS PAGES 4-7

**Daria Deflorian & Antonio Tagliarini** : Quasi niente  
**Émilie Rousset** : Rencontre avec Pierre Pica  
**Thomas Quillardet** : Tristesse et joie dans la vie des girafes  
**Anne Teresa de Keersmaeker** : Achterland  
**Anne Teresa de Keersmaeker** : Verklärte Nacht

### FOCUS BELGIQUE PAGE 8-11

### REGARDS PAGES 12-13

**El Conde de Torrefiel** : La Plaza  
**Ola Maciejewska** : Dance Concert  
**Alain Cavalier & Mohamed El Khatib** : Conversation  
**Toshiki Okada** : Five Days in March

### FOCUS SUISSE PAGES 14-17

### CRÉATIONS PAGE 18-21

**Ohad Naharin** : Decadance  
**Renaud Herbin** : At the still point of the turning world  
**Arthur Nauzciel** : La Dame aux camélias  
**Alexandra Tobelaim** : Face à la mère  
**Adrien Béal** : perdu connaissance  
**Maguy Marin** : Ligne de crête

### REPORTAGES PAGE 23

Festival Short Theatre  
Festival CIRCa

NOV. – DÉC. 2018

15-16 NOV. 2018  
15-16 DÉC. 2018

**MOHAMED EL KHATIB  
& ALAIN CAVALIER**

CONVERSATION

AVEC  
LE FESTIVAL  
D'AUTOMNE  
À PARIS

15-22 NOV. 2018

**VIRGINIE YASSEF  
RAY BRADBURY**

THE VELDT [LA SAVANE]

CRÉATION  
2018

20 NOV. - 9 DÉC. 2018

**PHILIPPE QUESNE**

CRASH PARK,  
LA VIE D'UNE ÎLE

CRÉATION  
2018

1-16 DÉC. 2018

**CLAUDE RÉGY  
GEORG TRAKL**

RÊVE ET FOLIE

10 €  
POUR TOUS  
AVEC  
LA CARTE!

RÉSERVATIONS /  
INFORMATIONS PRATIQUES  
nanterre-amandiers.com  
+33 (0)1 46 14 70 00

AVEC  
LE FESTIVAL  
D'AUTOMNE  
À PARIS

NANTERRE

AMANDIERS

18

CENTRE  
DRAMATIQUE  
NATIONAL

19

Festival d'Automne

## QUASI NIENTE

MISE EN SCÈNE DARIA DEFLORIAN & ANTONIO TAGLIARINI / THÉÂTRE DE LA BASTILLE (*La Filature, Mulhouse, les 9 et 10 janvier 2019*)

« Dans les plis du silence du chef-d'œuvre d'Antonioni dont ils s'inspirent, "Le Désert rouge", Daria Deflorian et Antonio Tagliarini écoutent Giuliana, son personnage principal : "Que dois-je faire de mes yeux ? Regarder quoi ?" »

## RIEN C'EST DÉJÀ BEAUOUP

— par Mathias Daval —

Après « Reality », « Ce ne andiamo... » et « Il cielo non è un fondale », Daria Deflorian et Antonio Tagliarini continuent de se confronter à la représentation du mal-être avec un spectacle inspiré de « Désert rouge », d'Antonioni, porteur d'une mélancolie douce.

Il y a dans le travail du duo italien la volonté sans cesse régénérée de se confronter à la béance laissée par notre rapport au réel. Cette déchirure oscille entre la part intime et la part sociale ; elle s'interroge, abruptement, sur le rôle des forces de l'intérieur et notre propre capacité morbide à dramatiser, malgré nous, nos existences, ou de celles qui viennent nous compresser depuis l'extérieur, qu'elles soient politiques, sociales ou économiques, sans que l'on sache bien démêler les unes des autres. C'est ce même mouvement dialectique qui anime « Désert rouge », représentant la sidération neurasthénique de son héroïne, et l'on comprend que ce jeu de résonances ait été le point de départ de « Quasi niente ». Dans le film, la Giuliana campée par Monica Vitti avec son austérité habituelle déambule

dans une réalité à la fois d'une concrétude moderne implacable – les vastes étendues industrielles mortifères de la banlieue de Ravenne – et en même temps d'une abstraction tout aussi effrayante, nimbée d'une brume et d'un jeu de couleurs surnaturel, traduit ici par une immense toile translucide tendue en fond de scène, qui se teinte par moments de ce vert abyssal si caractéristique de la pellicule antonionienne.

“

## Pouvoir rédempteur de la parole

Pas plus que dans le très décousu « Il cielo non è un fondale » on ne trouvera ici de fil narratif, comme le déplore avec ironie l'une des comédiennes. C'est un travail de la voix, de l'intime, de l'acteur. Les trois femmes, autant d'incarnations de Giuliana à des âges différents, et les deux hommes – cinq acteurs impeccables d'une sobriété et d'une justesse minutieuses – déballet leurs névroses dans cette séance de psychanalyse en public, ces confessions dans les flots desquelles s'abandonne

– ou se noie – le spectateur... Perdus dans leurs attermoiements intérieurs, ils se raccrochent tant bien que mal à une réalité fragmentaire, matérialisée sur le plateau, au milieu d'une scénographie minimaliste, par trois ou quatre meubles qui leur servent de points d'ancrage éphémères, des souvenirs auxquels ils se raccrochent tant bien que mal. « Il y a quelque chose de terrible dans la réalité et je ne sais pas ce que c'est » : si la sentence clé de « Désert rouge » est représentée dans toute sa froideur dépressive, elle n'y est toutefois pas confinée, car il y a toujours chez Deflorian et Tagliarini la lueur d'un salut possible. Ce salut intervient grâce aux brèches lumineuses créées par l'humour des incursions métathéâtrales et la légèreté salvatrice des chansons de Francesca Cuttica ponctuant le spectacle ; mais il tient surtout à l'essence même du théâtre et au pouvoir rédempteur de sa parole. Ce « pas tout à fait rien », germé dans nos âmes au plus profond de cette prison de fer noir qui nous semble, parfois, être notre habitat familier, est l'embryon de toutes les transfigurations.

## FOCUS

Festival d'Automne

## RENCONTRE AVEC PIERRE PICA

MISE EN SCÈNE ÉMILIE ROUSSET / THÉÂTRE DE LA CITÉ INTERNATIONALE (*!POC! Alfortville le 28 novembre*)

« Partant de l'archive et de l'enquête documentaire, les recherches performatives d'Émilie Rousset explorent le potentiel théâtral qui se loge dans le décalage entre le document original et sa représentation. »

## À PEU PRÈS CINQ

— par Noémie Regnaut —

Du fond du plateau, composé d'un rideau de lamelles en plastique blanc qui rappelle les intérieurs bureaux aseptisés, s'échappent quelques feuilles vertes qui font signe vers une jungle cachée, celle qui sommeille peut-être au sein de notre royaume de nombres et de vérités toutes cartésiennes.

À la manière des Mundurukus, tribu amazonienne au centre de cette « Rencontre avec Pierre Pica » orchestrée par la jeune metteuse en scène et auteure Émilie Rousset, nous ne pouvons donner ici qu'une approximation du nombre de feuilles présentes sur la scène ce soir-là – « quelques », début d'une plongée dans le monde de l'à peu près, de l'incertain, de l'absence d'exactitude. Car c'est là tout l'objet de cette conversation qui a réellement eu lieu – ou plutôt de ces conversations, échelonnées sur trois années – entre l'auteure et le linguiste Pierre Pica, disciple de Noam Chomsky, qui a étudié la spécificité langagière des Mundurukus : celle de ne pas aller au-delà du nombre cinq, qui serait même un « à peu près cinq »

plutôt qu'un « cinq » véritable. Deux comédiens sur scène nous restituent donc une partie de ces conversations sur le modèle du « re-enactment », lui ajoutant une dimension théâtrale et poétique qui nous emmène au-delà d'une simple conférence universitaire. Ce qui aurait pu être un peu fastidieux pour qui n'est pas familier de la linguistique devient une expérience qui conduit, à travers l'humour et des exemples concrets confinant parfois à l'absurde, à remettre en question la prétendue évidence du monde qui nous entoure, dont nous nous saisissons par le langage.

“

## Les multiples possibles d'un autre monde

Du questionnement anthropologique nous glissons donc, par l'écriture théâtrale, à une interrogation poétique du monde où l'esprit des Mundurukus sert de guide quasi révolutionnaire – et Chomsky n'y est pas cité pour rien – contre le règne des chiffres et la volonté de maîtrise du monde à l'œuvre dans les sociétés occidentales. Si l'écri-

ture d'Émilie Rousset s'affirme comme éminemment politique, c'est donc bien par le détour, l'air de rien ; détour par la linguistique, qui nous invite à écouter les mots, par l'Amazonie, dont les signes débordent du plateau par interstices – couvrez ces feuilles que je ne saurais voir – et qui s'affirment comme salutaires, mais également par la scène elle-même et sa possibilité de fiction. La metteuse en scène opère notamment le choix très judicieux d'inverser la distribution homme-femme de la parole. En faisant reprendre son propre rôle à Manuel Vallade et celui de Pierre Pica à une Emmanuelle Lafon particulièrement convaincante dans la parole parfois sentencieuse de l'universitaire, l'artiste renverse avec subtilité la distribution usuelle de l'expression du savoir – l'homme comme détenteur de la parole et la femme qui interroge –, et il faut bien avouer que cela réjouit. Une « Rencontre avec Pierre Pica » qui contient donc en germe les multiples possibles d'un autre monde – moins masculin, moins ethnocentré, moins « efficace » –, comme des graines qui ne demanderaient qu'à éclore.



« Quasi niente. » © Claudia Pajewski

Festival d'Automne

## TRISTESSE ET JOIE DANS LA VIE DES GIRAFES

MISE EN SCÈNE THOMAS QUILLARDET / THÉÂTRE ALEXANDRE DUMAS (SAINT-GERMAIN-EN-LAYE) LE 27 NOVEMBRE / LA VILLETTE GRANDE HALLE DU 29 NOVEMBRE AU 1ER DÉCEMBRE (*vu au festival d'Avignon en juillet 2017*)

« Comment trouver le bonheur en temps de crise ? Telle est la quête d'une fillette nommée Girafe dont le père au chômage ne parvient plus à payer la télévision câblée. »

## UNE SI GRANDE PETITE FILLE

— par Audrey Santacroce —

Girafe, c'est une petite fille poussée trop vite, parce que malgré ses neuf ans seulement elle est plus grande que les autres, et aussi parce qu'elle a perdu sa maman.

C'est qu'elle s'inquiète, Girafe, entre deux pages lues du dictionnaire qu'elle garde en souvenir pour son papa qui ne travaille pas. Parce qu'un papa qui n'arrive pas à faire ce qu'il faut pour mériter de l'argent, ça donne une petite fille privée de Discovery Channel, et ça, c'est intolérable. Alors Girafe, main dans la main avec Judy Garland, se lance dans une croisade pour réparer cette injustice. Avouons-le tout de suite : on aurait adoré être une enfant comme Girafe. Ou, au moins, l'avoir comme meilleure amie. Girafe, c'est une superhéroïne de l'enfance, toujours épaulée par son meilleur copain, Judy Garland, un oursin dépressif et suicidaire qui jure comme un charretier. C'est dire si le texte de Tiago Rodrigues, magnifiquement traduit par Thomas Quillardet lui-même, était casse-gueule. Une petite fille et un ours, incarnés par une comédienne adulte

et un comédien en babygros à oreilles, voilà qui, sur le papier, aurait pu nous donner des frissons d'angoisse. Il faut dire qu'on en a vu, du théâtre jeune public pas ou mal adapté aux plus grands. Et soudain, deux miracles. Les miracles, ce sont les entrées successives sur scène de Maloue Fourdrinier et de Christophe Garcia. Rarement on aura vu un duo fonctionner aussi bien que le leur, mettant d'accord les enfants, hilares devant les chapelets de gros mots de l'ours mal léché, et les adultes, dont les souvenirs d'enfance ressurgissent, un peu réarrangés parce qu'on aura beau ne pas vouloir l'admettre, nous avons tous été des enfants beaucoup moins cool que Girafe, lorsque celle-ci décide qu'il est temps de grandir.

“

## Une ode à l'enfance retrouvée

Maloue Fourdrinier est Girafe, cette aventurière qui conquiert le monde à coups de Post-it, cette enfant si grande et si petite à la fois, sans jamais céder à la facilité de la caricature mais en lui insufflant toute la

poésie du monde. Thomas Quillardet est un créateur d'images. Son « Tristesse et joie dans la vie des girafes » nous en laissera non pas une, ce qui est déjà rare dans une époque où la création théâtrale est frioleuse et facile, mais deux, ce qui est inespéré. La première réside dans la poésie de ce père qui, en ombre chinoise, tente de continuer à faire vivre la mère dans sa mémoire et dans celle de leur fille. Ce père dépassé, ce père que Girafe fuit pour mieux le retrouver. La deuxième, c'est l'image finale, celle de Girafe enfin libérée, que nous ne révélerons pas pour ne pas gâcher le plaisir du spectateur. Terminons par ces mots : « Tristesse et joie dans la vie des girafes » est un grand texte, et la mise en scène de Thomas Quillardet se révèle à la hauteur. Voici un spectacle en apparence de bric et de broc, une ode à l'enfance retrouvée, une pièce qui a un cœur et qui a conquis le nôtre. Vite, vite, que cette équipe nous propose d'autres spectacles, nous voulons rêver encore un peu.

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.



## ACHTERLAND

CHORÉGRAPHIE ANNE TERESA DE KEERSMAEKER / MAISON DES ARTS DE CRÉTEIL (*Théâtre Saint-Quentin-en-Yvelines le 20 décembre*)

« Œuvre charnière, "Achterland" marque la transformation du minimalisme des premières pièces d'Anne Teresa De Keersmaeker, en intégrant à sa syntaxe une gamme de mouvements de plus en plus vaste et complexe. »

LES RYTHMES BARRÉS  
— par *Timothée Gaydon* —

Mais quel est-il, ce canton perdu et oublié de la danse ? Quel est ce pays des pas feutrés, des claques bruyantes et des chemises bouffantes ? Quelle est cette région du monde où vivent cinq femmes et trois hommes, tous frappés et entraînés par les mélodies de Ligeti et d'Ysaÿe ?

C'est l'arrière-pays d'un paysage chorégraphique inénarrable, « Achterland », ou l'autre nom d'une mémoire à conserver. Il est vrai que l'on connaît peu ce territoire, et l'on dit qu'on y pénètre à condition d'avoir été averti, prévenu de la valeur de ce détour. On dit aussi – et cela se confirme – qu'il fut le lieu de la construction d'un édifice presque achevé aujourd'hui (d'aucuns évoquent plus abstraitement la conception d'une grammaire nouvelle de la danse) ; mieux encore, on lit qu'en de telles terres s'élaborèrent les prémices d'un dialogue sans cesse renouvelé entre musique et danse. « Achterland » constitue un véritable tournant dans l'œuvre de De Keersmaeker, posant ouvertement le problème de l'analogie entre les arts. Qui de la musique ou de la danse règne sur l'autre ? La musique semble a priori un appui fondamental pour la danse, elle

structure la pièce en lui donnant son tempo, ses nuances, sa couleur. La coda, en tant que principe organisationnel, serait alors la clé de voûte de l'œuvre ; devenue code et mot de passe, elle permettrait de décrypter ce qui y est énigmatique. Mais ces relations d'interdépendance sont plus tortueuses qu'il n'y paraît, et le collectif Rosas ne se satisfait pas d'une telle approche formaliste exsangue ; dès lors que l'on convoque la problématique de la perception, l'œuvre prend tout son sens.

“  
Un jeu de mathématiques humaines

« Achterland » est ainsi affaire de multiples déformations perceptives, la transposition exacte de la musique en danse est inopérante. Si la musique entretient une forme de continuité inépuisable, le corps, lui, n'y parvient pas. Ce que je perçois de faillible dans cette intermédialité est le lieu dans lequel travaille la chorégraphe, à la différence de la danse postmoderne, qui étalonne les sentiments sur la musique ostinataïque qu'elle diffuse. De Keersmaeker explore nos percepts et les troubles qu'ils suscitent en

nous, elle n'œuvre jamais en faveur d'une rationalisation du mouvement. Danse des consciences, « Achterland » est un jeu de mathématiques humaines où le rire et la malice défont les cadres corsetés de la pensée théorique. Les huit habitants de ce monde sont des retardataires en puissance, de ceux qui dansent en décalé, s'ingénient à venir sur la pointe des pieds compléter des tableaux imparfaits. Résonne alors parfois une mélodie du sec et du coupé, quasi mécanique, mais qui ne masque pas le potentiel érotique du propos, les corps écrasés, les jupes fendues, les pantalons retroussés comme un origami réalisé en quatrième vitesse – sur le tempo des étreintes compulsives. La danse d'« Achterland » serait une suite mathématique, faite d'additions, de variations et d'inevitable accroissements. Mais aussi une suite royale, pompeuse, fastueuse ; dès lors l'apparat des formes, le jeu des apparences – les pantalons mis à la va-vite – feraient tressaouter l'accroissement exponentiel du travail, l'enrayerait décrochant la fonction de son graphique. De quoi nous rappeler *in fine* qu'en mathématiques, le nombre d'or est avant tout un nombre irrationnel.

## FOCUS — DE KEERSMAEKER



## VERKLÄRTE NACHT

CHORÉGRAPHIE ANNE TERESA DE KEERSMAEKER / THÉÂTRE DE LA VILLE - ESPACE PIERRE CARDIN

« L'œuvre d'Anne Teresa De Keersmaeker compte peu d'incursions dans le répertoire romantique tardif, dont "La Nuit transfigurée" d'Arnold Schoenberg est l'un des monuments. »

ANNE TERESA DE KEERSMAEKER AU PLUS PROFOND DE LA NUIT  
— par *Christophe Candoni* —

La chorégraphe belge, largement mise à l'honneur dans cette édition du Festival d'automne, a recréé pour un duo de danseurs « Verklärte Nacht », une pièce de jeunesse inspirée du sublime poème symphonique d'Arnold Schoenberg. Dans une forme d'épure totale, le couple exacerbe jusqu'à l'incandescence un romantisme inhabituel chez l'artiste, dont l'écriture est plus volontiers mathématique.

Une première version datant de 1995 et entrée il y a quelques saisons au répertoire du ballet de l'Opéra national de Paris mettait en scène un groupe de quatorze danseurs, des hommes et des femmes aspirant à l'accouplement dans la fièvre et la douleur du désir. Un ensemble important d'interprètes vacille jusqu'à la chute entre les feuilles mortes et les troncs d'arbre d'une forêt nue et froide. Une vingtaine d'années plus tard, Anne Teresa De Keersmaeker offre une revisite de son opus en ayant recours à un geste drastique qui débarrasse sa pièce de sa dimension décorative pour gagner en simplicité et en radicalité.

Sa ligne oscille dans un parfait équilibre entre extrême stylisation et expression franchement expansive (avec même quelques accents bauchiens). La pièce prend donc une forme plus resserrée, plus dépouillée, plus proche de la passion et de l'abandon. Elle porte aux nues la beauté et l'émotion pures de la composition musicale (foisonnante dans sa version pour orchestre), qui appartient encore à la période tonale du musicien viennois, profondément empreint du décadentisme « fin de siècle ».

“  
Crépusculaire et lumineuse

De Keersmaeker plonge véritablement dans les affres ténébreuses de la passion. Sur un plateau désolé, baigné d'une lumière en clair-obscur, les deux êtres en présence, les corps à vif, d'une violence charnelle latente et sidérante, s'attirent, s'évitent, s'étreignent. Il porte un costume élégamment strict et sombre, elle est vêtue d'une légère robe rose à motifs floraux, et ils semblent sortis d'un ancien cliché de vacances estivales. Les danseurs ne se

présentent pas dans la force de l'âge mais à un moment intermédiaire de leur vie où les illusions des premiers émois ont fortuitement disparu pour laisser place à une certaine nostalgie, peut-être même à une méfiance inutile du sentiment amoureux menacé. C'est alors qu'ils sont gagnés par une puissante montée de désir prompt à réenchanter leur rapport à l'autre désabusé. Ensemble et séparés dans l'immensité du plateau nu, ils consomment d'abord silencieusement une inévitable distance dans une longue et tranchante diagonale de lumière. Puis, ils ménagent de furtives et intenses rencontres à l'occasion de courses folles épousant la circularité des lignes que De Keersmaeker affectionne toujours. Comme livrés à corps perdu dans un mouvement organique fait de roulades au sol, de jetés et de portés brutaux et insensés, les deux magnifiques interprètes se donnent sans retenue. Sauvage et sensuelle, la chorégraphie fait la part belle à l'hyperexpressivité et à l'hyperérotivité des corps. Crépusculaire et lumineuse, « La Nuit transfigurée » conserve toute sa flamme et demeure une pièce au caractère profondément passionné, déchirant, lyrique, tragique.

théâtre  
olympia

19 > 24 nov Théâtre Olympia  
28 nov > 1<sup>er</sup> déc MC93-Bobigny  
texte Joël Pommerat  
mise en scène Jacques Vincey  
**LA RÉUNIFICATION  
DES DEUX CORÉES**

T°

we were  
like two

centre  
dramatique  
national  
de Tours  
direction  
Jacques  
Vincey

halves  
having lost

0247 64 50 50  
cdntours.fr

each other

and getting

back

\* on était comme

deux moitiés

together \*

qui s'étaient  
perdues et qui se

retrouvaient.



© Anne Teresa De Keersmaeker / Centre National de la Danse

## L'AM GODS

MISE EN SCÈNE MILO RAU / NTGENT (GAND) DU 19 AU 22 DÉCEMBRE

« In the reconstruction of the Ghent Altarpiece on stage, a panorama of our present world emerges and at the same time a manifesto for art and spirituality in a human life. »

## UNE AUTRE HISTOIRE DU THÉÂTRE

— par Marie Sorbier —

Le sacrifice de l'agneau est une périphrase issue du champ lexical catholique pour évoquer la mort de l'Innocent - le Christ dans la Bible - qui s'offre au monde pour effacer les péchés de chacun. C'est un acte d'amour fou pour les hommes, l'étape paroxysmique après la joue tendue.

Ici, la gifle, c'est le nouveau directeur du théâtre de Gand qui nous la donne, et, comme pour marquer son territoire, il frappe fort mais avec les moyens du bord. Car tout est local. Pour le cadre, il s'empare d'un des joyaux de la ville, le fameux tableau des frères Van Eyck « L'Agneau mystique », et lui donne naissance à nouveau *urbi et orbi*, en une sorte de diorama animé. Ce sont une vingtaine d'amateurs, sans compter les agneaux et les professionnels, qui ont glissé leur chemin de vie dans celui de leurs illustres aînés ; et il semble alors évident que saint Christophe prenne les traits d'un migrant, ou que la Vierge Marie devienne cette mère pleurant son fils parti en Syrie. Un baptême à tiroirs donc, puisqu'il marque à la fois la rencontre de Milo Rau avec les habitants de sa ville d'accueil, la confrontation

au plateau du manifeste qui accompagnait son arrivée et un questionnement toujours plus délicat sur les frontières du réel. Ses spectacles précédents ont souvent été les coups de poing des grands festivals du monde, pièces qui ne laissent pas indifférent, que ce soit par le sujet qu'elles empoignent (le génocide au Rwanda, l'affaire Dutroux ou encore le meurtre homophobe) ou par l'intelligence et la maîtrise de la mise en scène. Ce qui fascine à chaque proposition, c'est le maillage complexe et apparent de la machine théâtre qui se construit et de la réalité invitée sur scène.



## Splendeurs et les misères de l'âme humaine

« Lam Gods », ce pourrait être alors le précipité d'une vie humaine en vrai et en images, de la venue au monde (accouchement en live) à la sortie en beauté et en musique (mort en live), de l'innocence des chants d'enfant au témoignage masqué d'un djihadiste, de cet agneau bien sûr, tondu devant tous et sacrifié au quotidien pour que nous soyons repus mais, nous le savons bien, jamais

tout à fait repentis. D'une genèse à l'autre, que doit-on raconter ? Car malgré tous les stratagèmes utilisés pour refuser la narration traditionnelle, c'est à une fiction séculaire que nous assistons. Celle qui ne cesse, dans un cycle apparemment infini, de montrer les splendeurs et les misères de l'âme humaine. Mais, ici encore, Milo Rau joue sur un autre tableau. Ce n'est pas la histoire qu'il souhaite faire entendre, ce sont les protagonistes qu'il tente de sublimer pour les faire coller au réel. Comme les nouveaux Adam et Ève qui clôturent l'aventure, les refusés au casting, qui par la couleur de leur peau rejouent la boucle éternelle qui mène des origines aux lendemains. L'« actualisation » ou pire la « revisite » des œuvres patrimoniales sont des mots hideux qui cachent souvent une pauvreté à pleurer, mais le metteur en scène parvient à créer un genre à part, un genre à lui, un genre qui émeut et qui bouscule, un genre qui ne cède à rien de facile et qui, pourtant, laisse à tous une place. Ce sont finalement deux heures de théâtre qu'il offre comme, lui aussi, une déclaration d'amour à la terre qui l'accueille et aux hommes qui y habitent.

## FOCUS — BELGIQUE

## DARK MATTER

MISE EN SCÈNE KATE MCINTOSH / KAAITHEATER (BRUXELLES)

« Flanquée de deux assistants maladroits, Kate McIntosh, telle une grande prêtresse, se tient sur scène en robe à paillettes. Au cours d'une sorte de revue, les trois s'abandonnent à toutes sortes d'expériences domestiques, botaniques et culinaires. »

## JEUX DE MAINS, JEUX DE VILAINS

— par Victor Inisan —

Marathon McIntosh au Kaaiteater, où l'artiste accueille en résidence dans le théâtre belge pendant quatre ans proposait trois performances en une semaine. « Dark Matter », la plus ancienne d'entre elles (2009), est toujours un beau tour de force.

Science de la scène et scène de la science : toutes deux s'emboîtent mal et s'acoquinent peu. Les domaines se contemplant et ne s'approchent pas, leurs logos sont hétéroclites et leurs éloquences parfois contradictoires. Kate McIntosh illumine avec brio ladite inadéquation : voilà la science téléportée sur un plateau aux airs de cabaret strass et paillettes - habillée de mauvais goût théâtral ? La performeuse est la reine du gala : tentant d'agencer quelque discours scienti-

fique en milieu hostile, elle multiplie progressivement les apories... Peut-on parler théoriquement et publiquement de science ? Peut-on fonder une épistémologie utile ? Et avec les discours pseudoscientifiques qui s'enchaînent, une autre réflexion s'éveille : celle du discours sur la science, qui peine à pénétrer nos vies. Obscure et labile, ne recouvre-t-elle pas immédiatement ce qu'elle découvre d'un linced de vérité ?



## L'enchantement de n'y rien comprendre

Il faut donc s'équiper de matière pour qu'elle devienne consubstantielle de nos corps quotidiens : voilà à présent, pour épauler la présentatrice, deux assistants hi-

larants qui s'adonnent à leurs piètres expériences. L'un fait des tests psycho-scientifiques avec des verres et des ballons, l'autre recherche le noir absolu dans un sac, les deux courent et s'essouffent cordes et planches en main... Que font-ils sinon se perdre dans leurs science - et dispenser le spectateur d'un amour enfantin pour le ludique : ce qui réunit peut-être la scène et la science ? Faute de comprendre, on s'amuse. Rare talent d'œuvrer à merveille au surgissement des images : Kate McIntosh enchaîne situations gaguesques, pseudo-night show et poésie visuelle et sonore (la magnifique scène du changement de dimension). En décomplexant la matière, « Dark Matter » aura entraîné son spectateur à l'enchantement de n'y rien comprendre.

ET NOUS COUPER POUR UN TEMPS DE NOS

BRUXELLES  
29€\*  
SURREALISTE

THALYS  
BIENVENUE CHEZ NOUS

THALYS.COM

\* Billet disponible en aller simple en Standard non échangeable et non remboursable. Offre valable sur certains trains uniquement et sous réserve de disponibilité.

5 ► 16 NOV CRÉATION

Stück Plastik  
une pièce en plastique

MARIUS VON MAYENBURG - MAÏA SANDOZ

DANS LE CADRE DES THÉÂTRALES CHARLES DULLIN, ÉDITION 2018  
avec Serge Biavan - Maxime Coggio - Paul Moulin - Maïa Sandoz - Aurélie Verillon

10 ► 21 DEC

## Les Reines

NORMAND CHAURETTE - ELISABETH CHAILLOUX

avec Flore Babled - Bénédicte Choynet - Sophie Daull  
Pauline Huruguen - Anne Le Guernec - Laurence RoyNOV - DEC  
2018

22 NOV ► 2 DEC

## Exécuteur 14

ADEL HAKIM - ANTOINE BASLER

collaboration artistique Julien Basler - Elsa Basler  
avec Antoine BaslerMANUFACTURE DES ŒILLETS  
M° Mairie d'Ivry - www.theatre-quartiers-ivry.com - 01 43 90 11 11Théâtre  
des  
Quartiers  
d'Ivry  
CENTRE  
DRAMATIQUE  
NATIONAL  
DU VAL-DE-MARNE

## IL NOUS FAUT L'AMÉRIQUE !

MISE EN SCÈNE DENIS MPUNGA / THÉÂTRE VARIA (BRUXELLES)

« Avant "Il nous faut l'Amérique !" Koffi Kwahulé n'avait jamais écrit de comédie, mais le désir d'en écrire une était là. Ecrire une comédie qui partirait d'une non-situation. »

VOUS REPRENDREZ BIEN UN PEU DE PÉTROLE ?

— par Daphné Liégeois —

Badibadi est enceinte. Son mari, Topitopi, rompt le pain, tendre mais peu nourrissant, et se prend le chou avec son acolyte Opolo.

Le pain devient sujet de discorde : qui, le premier, a parlé du pain ? En réalité, qui, des deux hommes, a le pouvoir ? Le pouvoir sur qui, quoi, d'ailleurs ? Badibadi, chassée à la cuisine, s'en va aux toilettes et revient éberluée : elle pisse du pétrole. La vie des trois hurluberlus s'en trouve transformée : argent, influence, attention des médias, la déferlante du succès et de la célébrité. « Il nous faut l'Amérique ! » est une comédie loufoque dans laquelle, comme le dit Badibadi, « pour une fois, il n'est pas question que des Blancs ! ». Leur spectre plane cependant au-dessus de

la scène, désincarnant le rêve américain qui semble être dès le début et rester tout au long de la pièce le moteur des trois, puis quatre personnages.



Absurde et loufoque

La pièce surfe entre archétypes (l'homme d'un village africain, bon vivant et plutôt rustre, qui menace à tout bout de champ sa femme de la battre, sa femme qui fait la cuisine et doit se taire mais parle trop, l'ami un peu trop présent dans le couple) et personnages atypiques, comme ceux que sert la multilatérale Uiko Watanabe, pour nous dresser un portrait divertissant de la beauté candide de celui qui veut croire en son rêve, dans un

monde capitaliste qui tue dans l'œuf les initiatives fantasmées. Pourtant, le texte n'ose pas rêver hors de ce même système capitaliste, et les fantasmes (in)avoués formulés par les personnages n'ont pas le chic d'échapper à l'emprise du monde, tout englués qu'ils sont dans leurs problèmes pétroliers. La grande liberté de ton de la mise en scène, qui prend le parti de l'absurde et du loufoque, et l'aisance et la spontanéité des acteurs et actrices sont néanmoins rafraichissantes. En résulte un spectacle enlevé, drolatique, où chacun en prend pour son grade, à grand renfort d'effets spéciaux : une pause bien bavarde et inattendue qui n'est pas sans laisser matière à réfléchir, sans toutefois pousser à une introspection radicale.

## FOCUS — BELGIQUE

### MONUMENT 0.5: THE VALESKA GERT MONUMENT

On entendra peut-être au sortir d'un spectacle fébrile qu'il est « intellectuel », sans que l'on parvienne trop pourtant à intellectualiser le terme, qui préserve à la limite le goût d'un souvenir mitigé. Difficile en effet de déceler les connotations exactes qui s'y terrent : il faudrait voir « Monument 0.5 » pour en saisir toutes les subtilités ainsi que la dialectique. Outre qu'elle est follement consubstantielle de sa bible – le genre de spectacle qui ordonne la documentation (ce que ladite bible dément pourtant à demi-mot...) –, la proposition est écartelée entre une démarche admirable – le désir d'« inventer des archives » et de produire une histoire marginale à l'aune de figures méconnues (ici la danseuse Valeska Gert) – et un matériau scénique qui a presque l'air autonome... Ce hiatus laisse un sentiment d'inadéquation dont la chorégraphie se ravirait probablement en arguant la recherche de nouveaux paradigmes. N'empêche que l'idée reste plutôt à distance du plateau : l'intuitif est séparé de l'expérimental. Un spectacle qui satisfera les amateurs de théorétique. *Victor Inisan*

CONCEPTION ESZTER SALAMON &  
BOGLÁRKA BÖRCSÖK  
— KAAITHEATER (BRUXELLES) —

### DE BLINDEN

C'est peu dire que « Les Aveugles » version Josse De Pauw est une sclérose. Car la pièce, chérie des metteurs en scène contemporains (Marleau, Jeanneteau...) pour sa radicalité symboliste, est obliérée ici dans une esthétique absconse d'abstraction : chants, scénographie et lumière, tout baigne indifféremment dans le même renoncement à la dramaturgie – et seule la plainte, splendide litanie que Josse De Pauw et Jan Kuyjken écrasent émotivement, émerge à peine, enrobée de naphtaline et d'incompréhension. Un texte à l'intérêt philosophique majeur durement comprimé et aplati... jusqu'au monologue terminal (un rajout) complètement inintelligible – la performance est notoire de ne rien dire en si longtemps ; n'oublierait-on pas finalement, dans « De Blinden », de se situer dramaturgiquement ? *Victor Inisan*

MISE EN SCÈNE JOSSE DE PAUW  
— KVS\_BOL (BRUXELLES) —

### IN MANY HANDS

J'ai commencé par retirer mon alliance pour avoir les mains parfaitement nues. Je les ai lavées dans un local technique et je me suis assis dans le silence comme les autres à l'une des trois tables qui formaient le gigantesque triangle sur le plateau. Personne en face de moi, rien que les mains de mes voisins et les objets singuliers qui circulent, ouvrant à chaque fois leur bulle de sensation et d'évocation. « In Many Hands » est un pur moment de poésie qui s'articule entre la relation personnelle de chaque spectateur aux objets qu'il découvre et l'écho général de l'effet qu'ils procurent sur l'ensemble du groupe. Les choses « se passent ». L'expérience devient de plus en plus forte à mesure que la dramaturgie fait évoluer les conditions de transmission : le noir, l'amplification sonore, la taille des objets... A l'heure de l'obsolescence programmée et du consumérisme, Kate McIntosh, par ce magnifique geste d'inventaire partagé, parvient à donner une sorte de beauté matérialiste aux choses qui nous entourent et ainsi reconconditionner notre capacité à recevoir et à donner à l'autre. *Julien Avril*

CONCEPTION KATE MCINTOSH  
— KAAITHEATER (BRUXELLES) —

## ET NOUS COUPER POUR UN TEMPS DE NOS

**SAISON CULTURELLE**  
2018-2019

THÉÂTRE  
**VENDREDI 16 NOVEMBRE**  
ESPACE CULTUREL ROBERT-DOISNEAU

**MON LOU**  
D'APRÈS POÈMES À LOU  
ET LETTRES À LOU  
DE GUILLAUME APOLLINAIRE  
MOANA FERRÉ

THÉÂTRE  
**JEUDI 22 NOVEMBRE**  
CENTRE D'ART ET DE CULTURE

**NATHAN LE SAGE**  
GOTTHOLD EPHRAÏM LESSING  
DOMINIQUE LURCEL

THÉÂTRE  
**JEUDI 6 DÉCEMBRE**  
ESPACE CULTUREL ROBERT-DOISNEAU

**CLOUÉE AU SOL**  
PAULINE BAYLE

PERFORMANCE  
**VENDREDI 23 NOVEMBRE**  
ESPACE CULTUREL ROBERT-DOISNEAU

**4M**  
ARCHIMUSIC

01 49 66 68 90 / 01 41 14 65 50  
billetterie.cac@mairie-meudon.fr  
billetterie.meudon.fr  
Locations: fnac.com  
0 892 68 36 22 (0,34 euros/min) / Carrefour

**SORTIES.MEUDON.fr**

LA FERME DU BUISSON  
**LES ENFANT.E.S  
DU DÉSORDRE**  
THÉÂTRE ET FÉMINISME

LAFERMEDUBUISSON.COM  
01 64 62 77 77

Causette NOVA  
TROISCOULEURS

SCÈNE NATIONALE  
DE MARNE-LA-VALLÉE

du 16 au 24  
nov 2018

Les Filles de Simone  
**Les Secrets d'un gainage efficace**  
Rébecca Chaillon  
Où la chèvre est attachée,  
il faut qu'elle broute  
Lorraine de Sagazan  
**Une maison de poupée**  
Lucie Nicolas  
Noire  
Pauline Ribat  
**Depuis l'aube (ode aux clitoris)**  
Collectif Marthe  
**Le Monde renversé**  
Mélissa Laveaux  
**Et parfois la fleur est un couteau**

+ 3 débats  
+ exposition Béatrice Balcou  
+ soirée de clôture avec  
l'European Hip-Hop Exchange

Festival d'Automne

## FIVE DAYS IN MARCH

MISE EN SCÈNE TOSHIKI OKADA / CENTRE POMPIDOU

« Œuvre signature de la compagnie chelfitsch, "Five Days in March" suit les activités quotidiennes de jeunes Japonais pendant cinq jours de mars 2003, alors que les États-Unis commencent à bombardier l'Irak. »

QUAND LA GRANDE HISTOIRE RENCONTRE LA PETITE

— par Lillah Vial —

Des stries blanches au sol, et rien d'autre sur le plateau que les comédiens, qui entrent tour à tour, seuls ou en groupe, pour livrer leur récit. « Five Days in March », ce sont les cinq jours que deux adolescents ont passés à faire l'amour dans un *love hotel*. Le rapport très frontal au public est plaisant, voire comique, les personnages zappant d'un type de discours à un autre. « C'est ça qu'on raconte dans "Five Days in March" », disent les actrices. La quasi-absence de décor n'est pas gênante dans la mesure où tout repose sur le lien entre la parole et le mouvement, entre le dis-

cours direct et le discours rapporté. Ainsi, les interprètes explorent des états de corps propres aux adolescents. Caricaturale, voire formelle, la gestuelle répétitive et proche de l'absurde vient contraster le débit extrêmement rapide, les tics de langage et le parler très quotidien des protagonistes. Ces cinq jours, c'est d'abord une peinture de l'adolescence japonaise, du vide de cette existence. Mais pas que. Car à la petite histoire se mêle la grande, et recourir à la fiction devient le moyen de raconter le monde autrement. Transparaissent alors d'autres thématiques : les mouve-

ments politiques au Japon, la guerre en Irak, la crise du pétrole... « Quand on rentrera chacun chez nous après ces cinq jours, peut-être que la guerre elle sera finie. » On réalise qu'évoquer la vie de ces personnages n'est finalement qu'un prétexte et permet de relater en mode souterrain une vision de l'actualité différente de celle que présentent les médias officiels. Il reste cependant compliqué d'apprécier pleinement une pièce basée sur le rapport entre le corps et le langage lorsque la langue parlée est étrangère justement. On perd malheureusement une grande part de l'effet escompté

dans la mesure où les allers-retours entre les surtitres et le plateau sont essentiels à la compréhension. On perçoit l'objectif de Toshiki Okada, qui considère le spectacle comme « un phénomène qui se produit entre la scène et le public », phénomène qu'il cherche à provoquer par cette alternance entre les différentes adresses, les rythmes, les corps. On sent effectivement que c'est ce qui est en puissance, prêt à opérer, mais ne s'accomplit pas totalement du fait de la barrière de la langue.

## REGARDS

Festival d'Automne

## DANCE CONCERT

CONCEPTION OLA MACIEJEWSKA / CENTRE POMPIDOU

« À l'aide de l'un des premiers instruments de musique électronique, le thérémine, la chorégraphe Ola Maciejewska invente un nouveau genre de concert dansé. »

UN « DANCE CONCERT » DÉCONCERTANT

— par Lillah Vial —

Nous voilà face à un objet surprenant : des instruments inconnus, sortes de machines à antennes, sortes de machines à plafond comme d'étranges créatures. Ça commence comme ça d'ailleurs, par un vrombissement d'ailes qui parcourt la salle, et on est d'abord intrigué par le dispositif, bercé par le son qui surgit de nulle part. Vient alors une danseuse. Puis deux. Puis trois. On perçoit rapidement la corrélation entre les corps et les notes sans réellement comprendre si les gestes déclenchent ce que l'on entend ou si c'est la musique qui met en mouvement les trois femmes. C'est troublant. Leurs membres deviennent des archers

au même titre que les vibrations et les rythmes qui émanent des thérémines (les fameux instruments) impactent la matière chorégraphique. Il n'y a plus de compositeur, et les sons enregistrés se mêlent à ceux qui sont produits sur scène. Ola Maciejewska brouille sciemment les pistes. Ce qui est intéressant, c'est que le son déréalise les corps, les états de corps. En cherchant à produire certains bruits, les interprètes inventent une gestuelle désarticulée, convoquent des mouvements directement connectés à leur ressenti musical. Tels de curieux insectes, elles se battent avec l'air pour faire naître la musique. Un instant, on pense qu'il va

avoir une distanciation intéressante, presque une forme d'humour au cœur de cette performance déroutante. L'une des danseuses offre en effet un regard perplexe au public, comme l'expression surprise de ce que son propre corps déclenche dans l'espace. Mais non, on en reste à l'exécution pure et dure, et par la même occasion, on laisse le public à la porte. Ola Maciejewska affirme réaliser une écriture dramaturgique à partir des sonorités, du choix particulier d'une résonance ou d'une autre. Mais de dramaturgie, on n'en voit guère. L'artiste veut dénoncer un rapport viril et machiste au bruit. Soit. Les danseuses sont en

treillis et exécutent des mouvements inspirés de sports de combat. Soit. Et après ? Ça s'épuise, ça ne va pas plus loin. On reste perplexe devant l'œuvre présentée et on s'interroge encore une fois sur la limite entre spectacle et expérimentation. Faut-il nécessairement être féru de musique contemporaine ou connaître tout Cunningham pour apprécier ? Si c'est le cas, le public n'a pas toujours les moyens d'entrer dans la ruche même s'il rêve de danser aux côtés des insectes.

Festival d'Automne

## CONVERSATION

RENCONTRE ALAIN CAVALIER & MOHAMED EL KHATIB  
NANTERRE-AMANDIERS LES 15-16 NOVEMBRE ET 15-16 DÉCEMBRE

« Le cinéaste Alain Cavalier et l'auteur et metteur en scène Mohamed El Khatib portent haut l'art de la conversation, au sens littéraire du terme. »

LA CÉRÉMONIE

— par Audrey Santacrocce —

Sur la scène, une table ronde type guéridon. Sur la table, des verres, de l'eau, du vin, une baguette, mais aussi un T-shirt, des livres, des reproductions d'œuvres d'art en poster, des carnets. Toutes ces petites choses de rien du tout qui constituent des points de départ à des conversations possibles, et qui mises bout à bout peuvent composer des ateliers de travail, des pans de vie entiers. Car chez Alain Cavalier comme chez Mohamed El Khatib, vie et travail se confondent. Les leurs, dans « Finir en beauté » ou « Irène », et ceux des autres, comme dans « C'est la vie » ou « René ». Alors réunir ces deux équilibristes dansant sur le fil qui sépare fiction et documentaire était une idée pleine de sens. On devine, au cours de l'heure que dure la conversation, une certaine connivence si ce n'est de l'admiration entre les deux artistes, ce qui laisse à penser que cette performance réitérée n'est pas un coup médiatique mais traduit peut-être une envie de présenter leurs deux publics en soulignant leurs similitudes. Issus tous

deux de familles croyantes, se définissant tous deux comme agnostiques, ils ont porté le poids de leur condition sociale. Car si El Khatib évoque la condition ouvrière de sa famille (et parle des deux boussoles de son père comme étant la religion et le communisme, personne n'étant à une contradiction près) face à la bourgeoisie sur laquelle il urinera en rêve, Cavalier, lui, parle d'expiation. Fils d'un Français colon en Tunisie, c'est en rêve qu'il paie le prix des actes de son père. Autre question sensible, celle du désir et de la sexualité. Si elle fournit à Alain Cavalier l'occasion de deux sorties misogynes qui nous ont fait grincer des dents, elle offre aussi une piste de réflexion sur la différence entre vivre sa sexualité à l'heure du sida, et vivre sa sexualité sans sida mais sans avortement légal. Pour détendre l'atmosphère, un échange de présents clôt la conversation, tandis qu'un petit cadeau est distribué au public, minitotem souvenir de cette rencontre entre deux hommes qui se ressemblent malgré tout.

Festival d'Automne

## LA PLAZA

CONCEPTION EL CONDE DE TORREFIEL  
CENTRE POMPIDOU

(Next Festival - Théâtre le Phénix, Valenciennes, du 8 au 10 novembre)

« Dans son dernier spectacle, El Conde de Torrefiel envisage une place peuplée d'êtres sans visages, sans corps tangibles, qui arpentent les lieux comme dans un tableau vivant face auquel le spectateur est aussi lecteur. »

EL CONDE DE TORREFIEL EST DANS LA PLACE

— par Christophe Candoni —

Le collectif barcelonais dirigé par Tanya Beyeler et Pablo Gisbert fait de la scène le miroir d'une société sombrant dans la morosité et confirme sa capacité à inventer des formes aussi innovantes qu'insolites. À la recherche de nouvelles modalités plastiques et dramaturgiques, El Conde de Torrefiel secoue par son discours sur le monde et sa manière de le représenter. Dans « La Plaza », créé au Kunstenfestivaldesarts, un tapis de fleurs et de bougies rappelle le trauma persistant des derniers attentats terroristes survenus dans plusieurs capitales européennes et le besoin de commémorer les victimes ; un couple avec poussette, un adolescent, capuche vissée sur la tête, des femmes maghrébines, un groupe de touristes, des fêtards éméchés forment entre autres un microcosme humain incongruement peuplé. La scène, devenue aire de jeu déserte et aseptisée, se présente comme un condensé d'humanité, aussi référentiel qu'intrigant. Tout y apparaît sous une forme étrangement spectrale et d'une hostilité anxigène. L'uniformisation et l'anonymat caractérisent les individus, montrés sans visage, la peau et les expressions dissimulées derrière un épais nylon. Aucun langage

n'est d'usage, à l'exception d'un texte projeté qui défile en continu. Cette provocante abstraction des êtres et des situations mâtine la réalité présentée d'une apparente facticité. Chaque séquence témoigne d'un réel sens de l'observation et même de l'auscultation de ce qui, dans la société contemporaine, est profondément existentiel mais ordinaire, banalisé, et finalement invisible, pour cause d'indifférence ou d'omission volontaire. Surgit alors une conscience du temps présent, de sa violence latente comme de son caractère dérisoire. L'intérêt réside moins dans ce qui est montré que dans le regard qu'on pose dessus. Bien assis, le spectateur se voit apostrophé d'un « tu » quasi accusateur qui sonde les idées et les émotions de son esprit liquide, un peu autiste au monde à force d'aliénation. C'est lui le protagoniste de la performance. Le travail proposé n'assène pas de thèse, il (re) donne à voir, non pour stigmatiser mais pour inviter à penser, à réfléchir à l'individu et à la communauté, à la relation entre l'espace et l'être, à la communication et à la consommation. C'est tout cela que cristallise « La Plaza ». La performance agit véritablement comme un révélateur.

IL NOUS FAUDRA CEPENDANT DÉFENDRE DES

ŒUVRES DIFFICILES. LA MISSION DU THÉÂTRE

## MUTATION

Ce qui est fascinant dans la Suisse romande d'aujourd'hui, c'est le changement concomitant et massif des têtes du paysage théâtral. En deux ans, neuf institutions ont choisi de renouveler leurs directions (polysémie), et ce vent de fraîcheur génère un enthousiasme, ou du moins une curiosité de part et d'autre des Alpes. Cette saison s'apparente donc à une nouvelle donne et il s'agira d'apprécier si la main est chanceuse à la fois pour le public, les institutions et les artistes accueillis. Loin de faire des comparaisons absurdes entre les anciens et les nouveaux, c'est à une vision d'ensemble que nous nous attachons, heureux d'accompagner la mue d'une scène qui ne cesse de nous interpeller.

La rédaction

## LUGANO

### FESTIVAL INTERNAZIONALE DEL TEATRO E DELLA SCENA CONTEMPORANEA

— par Marie Sorbier —

Il ne faut pas s'y tromper, les théâtres au bord des lacs suisses ne se ressemblent pas. Et même si le Tessin semble être parfois artistiquement oublié, depuis cinq ans trône désormais à Lugano un bâtiment imposant, judicieusement dénommé « Le LAC » (Lugano Arte e Cultura), à la fois musée et lieu de représentation. Et si la vocation contemporaine de la galerie d'exposition peine encore à exister, les spectacles eux s'offrent au public dans une belle diversité, tenant l'équilibre fragile de l'accessible exigeant. C'est certainement pendant le Festival international de théâtre et de la scène contemporaine qui s'installe pendant dix jours chaque automne que la programmation se révèle et que l'ambition des deux directeurs artistiques, Carmelo Rifici et Paola Tripoli, prend corps et sens. Ici, le texte reste important lorsqu'on parle de théâtre, et sans flancher dans le classique revisité c'est à des créateurs qui réinventent une dramaturgie psychologique et humaine que les scènes sont ouvertes ; Mohamed El Khatib et Daria Deflorian, présents pour l'édition 2018 avec « C'est la vie » et « Quasi niente », ont cette habitude en commun de triturer le réel, de palper les émotions et de les sublimer par le passage au plateau en conservant précieusement un rapport singulier à l'intimité. À l'instar de « Clean City », des Grecs Anestis Azas et Prodromos Tsiniokoris, qui, en donnant la parole à cinq femmes arrivées en Grèce pour trouver du travail, renversent le propos sur la migration ou du moins en proposent une version à regarder sous un angle différent. Pas de pathos, c'est même assez pêchu et dansant ; on mêle habilement mise en scène et témoignages, avec pour fil d'Ariane les itinéraires

respectifs des personnages dans les calendes grecques. Côté suisse, deux propositions chorégraphiques particulièrement réussies donnent à ce festival une tonalité plus performative. « Sing the Positions », de Ioannis Mandafounis, avec comme partenaire de jeu Manon Parent, est un duo dans lequel la matière du son tient la première place. C'est un concert un peu fou, improvisé et maîtrisé, où les corps sont au service du moment, comme livrés aux vibrations de la musique, qui ne lâche rien en ampleur et en puissance. Ils raptent le public avec une énergie joyeuse et une précision dans l'inventivité qui ne cesse de surprendre ; la boîte à sons devient caresse sur le mur, un baiser se matérialise en une caisse de résonance, cave sacrée pour échos de voix et de respirations mystérieuses. Dans une esthétique totalement différente, Jeremy Nedd titille aussi la part de mystique en latence chez chacun. Dans son « Communal Solo », il parvient avec une grâce d'un autre monde à créer les conditions d'écoute et d'attention nécessaires à sa danse, qui paraît avoir occulté la question de la gravité. Avec sa vieille paire de Reebok, il semble en suspension sur le plateau, qu'il effleure tant sa gestuelle fluide et terriblement actuelle est connectée avec son intériorité. Pourtant, c'est un moment de partage que l'on vit, lové dans un coin du studio. Comment ne pas le regarder, lui, l'ange qu'un simple mouvement rend à la fois très proche et déjà auréolé d'une grâce qui nimbe seulement les danseurs de son espèce ? On se dit alors qu'il s'en passe, des choses étonnantes, derrière les verres du LAC, et qu'il est tout à fait conseillé d'aller s'y perdre parfois, pour y découvrir certaines audaces et s'y laisser surprendre.

## CAROUGE

### OPÉRATION FARINE

— par Marie Sorbier —

Réussir l'appropriation par tous d'un lieu de culture est une opération délicate, tout comme pour un théâtre de continuer à exister quand son instrument est en chantier. Carouge, petite ville voisine de Genève, va pendant deux ans occuper la Cuisine, magnifique espace éphémère qui n'a rien à envier à certains plateaux permanents. Et pour fêter l'ouverture de ce nouvel espace, c'est l'ensemble des habitants sous la bague de Latifa Djerbi, étonnante maître queue, et Jacques Livchine, chef de brigade au sommet de son art, qui a enchanté ce moment particulier dont, c'est certain, beaucoup vont se souvenir longtemps. Tout commençait pourtant comme un gentil one woman show, prônant la tolérance, tous tranquillement assis devant le théâtre en travaux au soleil couchant. Puis voilà que tout bascule et que nous sommes invités à suivre la farine qui crée le sentier et qui nous fait voyager de cours d'école en places publiques. À chaque arrêt, une émotion. Car ce ne sont pas à proprement parler des performances artistiques que les associations ont préparées, mais de vifs moments de partage, souvent drôles, parfois très beaux, où la fierté de tous, regardant et regardés, irradiait cette foule qui n'a cessé de prendre de l'ampleur. Deux heures de déambulations, professionnels, amateurs et badauds ensemble pour choper des images, des bulles de poésie, des instants où ce qu'il y a de pétillant dans l'homme s'exprime simplement. Une chanteuse lyrique dans la fontaine, les enfants qui chantent au balcon, une scène de duel de « Cyrano » en bas des escaliers et Bourvil, Jeanne Moreau ou Gainsbourg pour accompagner les mots et les danses. Il est parfois difficile de franchir la porte d'un théâtre tant l'institution peut être impressionnante voire repoussante pour certains, et *in situ* se révèle alors comme un cadeau qui est aussi précieux à donner qu'à recevoir, car c'est à la création d'une communauté de cœur que nous avons assisté, et ce sont ces forces vives, riches de cette expérience commune, qui vont porter ce lieu et les artistes qui y seront accueillis.

Cie STT **Germaine Acogny**

**Brigitte** Denis Podalydès

**Richard Galliano** Alexander Vantournhout

Cie Alias **Tiago Rodrigues**

**Jérôme Deschamps** Trio Joubran

**Blanche Gardin** Arthur H

La Mondiale générale **Dakh Daughters**

**Ariane Mnouchkine** Pierre Rigal

Perrine Valli **Peter Brook**

**Elina Duni** Stereoptik

Les Chiens de Navarre

T  
F  
M

**Théâtre  
Forum  
Meyrin**

**Saison 18-19  
forum-meyrin.ch  
Genève / Suisse**

## EF\_FEMININITY

CONCEPTION MARCEL SCHWALD & CHRIS LEUENBERGER  
LE GRÜTLI (GENÈVE)

— par Marie Sorbier —

Il en faut, de la clairvoyance, pour programmer cette forme hybride de Marcel Schwald et Chris Leuenberger sur le genre, tant le sujet est délicat et paradoxalement déjà souvent traité sur les scènes contemporaines. Et à l'image de cette première saison concoctée par les deux nouvelles directrices du lieu, il se transmet sur scène, pendant cette performance, une parole actuelle dénuée de partis pris politiques et une forme esthétique intrigante. Trois femmes indiennes témoignent de leurs rapports complexes à la féminité. Non dans le sens problématique du terme, mais dans un lien non binaire, non réductible. C'est la richesse de ce qu'être femme peut vouloir dire, la variété infinie des formes que la féminité peut prendre qui est déclinée sur le plateau par les histoires et les corps des interprètes. Pour les accompagner, Chris Leuenberger choisit, lui, de chanter, comme Maria gambadant dans les montagnes autrichiennes dans « La Mélodie du bonheur », cette certitude intime que dans son corps de petit garçon dansait déjà une femme. Bien sûr, ce décalage in and out se confronte aux normes des sociétés, et il est difficile pour chacun d'entre eux de vivre ouvertement la femme qu'ils sont intérieurement. La médiation du plateau peut être un début d'apaisement et permet à la fois de jeter le sujet en pâture, de le faire exister en tant que réel questionnement et de proposer une forme artistique qui plonge dans l'épaisseur ontologique sans vouloir pour autant théoriser ou pire, chercher des explications. « EF\_Femininity » ne démontre rien mais présente ces femmes qui dealent comme nous tous avec le quotidien et la réalité qui nous contraignent. L'intelligence de la mise en scène réside aussi dans le mélange subtil entre leurs racines indiennes – les mouvements si particuliers des mains, la danse des yeux et les déhanchés des nuques – et le travail de la danse contemporaine et de ses postures à la fois abstraites et signifiantes. Ce sont des gestes forts, animaux, qui rejettent la moindre soumission et semblent appeler au duel. Ces femmes viennent chercher avec leurs regards noirs, leur humour, leurs cris et chuchotements la confrontation avec le monde, public et au-delà, comme pour nous enjoindre simplement à les écouter et à les regarder. Parfois un peu distendu, ce travail a le mérite de déclencher les discours sans acculer pour autant à une pensée préconçue.

## NON ! JE VEUX PAS

CONCEPTION GÜNTHER BALDAUF & MARJOLAINE MINOT  
THÉÂTRE AM STRAM GRAM (GENÈVE)

— par Marie Sorbier —

Le thème des premières oppositions est un sujet en or. Parce que le refus et la désobéissance sont le socle du développement de l'humain dans la société ; dire non, c'est s'affirmer comme un être indépendant, avec ses choix, ses goûts et ses raisons. Dans ce spectacle à l'esthétique cartoon-Lego, Marjolaine Minot et Günther Baldauf convient le public dès deux ans et demi à un récital beatbox opératique qui, s'il donne largement de la voix, manque un peu de fond. Voir cet enfant clown dire non à une mère un peu effrayante aux faux airs de Cruella, c'est une chose, mais transformer ce refus en poésie, rires ou chansons en est une autre. Que reste-t-il de ce spectacle ? Nous voilà, à l'image des épinards, symbole un peu éculé du conflit infantile, trimballés sans bien comprendre de la tête aux pieds sans trouver la lumière ou du moins un certain point de vue sur le sujet.

## ÉCLIPSE

CONCEPTION ANGÉLIQUE FRIANT  
THÉÂTRE DES MARIONNETTES  
DE GENÈVE

— par Marie Sorbier —

Nuit. Un noir profond et infini puisque c'est à un voyage intergalactique que nous invite Angélique Friant, éclairé en lumière noire par les planètes du système solaire qui ponctuent joliment le plateau. Plongé au-delà de l'atmosphère, le public, bienvenu à partir de deux ans, suit le doudou astronaute dans son exploration des mondes inconnus. Les deux manipulateurs sur le plateau s'évanouissent pour offrir la magie et la poésie d'un moment où grands et petits contemplent ensemble les trajets de la fusée et les effets de l'apesanteur. C'est une proposition très réussie et une douce et belle entrée en matière pour ceux dont les premiers pas dans un théâtre seront marqués par cette éclipse.

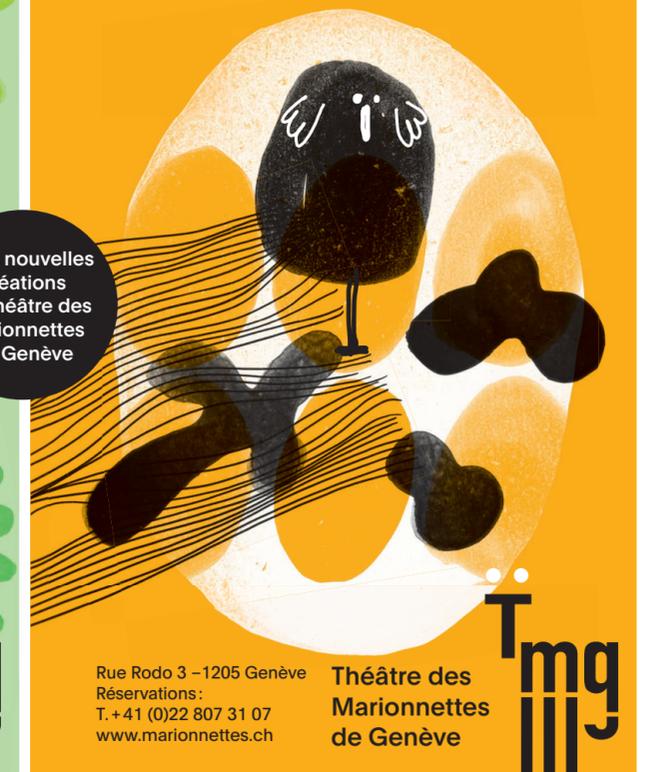
PAYSAGE  
INTERIEUR  
BRUTMISE EN SCÈNE BARBARA SCHLITTLER  
LE GRÜTLI (GENÈVE)

— par Sébastien de Dianous —

Le monologue intérieur, exercice de style périlleux. Une femme décrit son burn-out. Sa singularité est de vivre dans une exploitation d'élevage bovin en Bretagne. Ce qu'elle raconte a le vertige de la folie tout en restant puissamment ancré dans le réel. La magnétique comédienne Michèle Gurtner court, s'épuise, nous épuise, s'oblige à des tâches absurdes qui traduisent son dérèglement sensoriel. Elle raconte aussi, en format nocturne et chamanique, une vie quotidienne à laquelle elle nous sait étrangers, s'achevant splendidement dans le cul et le ventre d'un bœuf. La routine familiale et rurale nous dérègle à notre tour, feuilletton illogique d'événements mystérieux et bientôt irréversibles. Cette mise en fiction d'un drame de campagne, intime, finalement universel, prend l'allure d'un voyage cauchemardesque. Henri Michaux n'est jamais loin, sa vie dans les plis, sa nuit qui remue. Un beau texte servi par une mise en scène sobre.

La  
poupée  
cassée5 au.  
23 déc.  
2018Dès 4 ans  
Adaptation et mise en scène :  
Martine CorbatDeux nouvelles  
créations  
du Théâtre des  
Marionnettes  
de GenèveRue Rodo 3 – 1205 Genève  
Réservations :  
T. +41 (0)22 807 31 07  
www.marionnettes.chThéâtre des  
Marionnettes  
de Genève

Tropinzuste

Tout public, dès 7 ans  
Texte : Fabrice Melquiot  
Mise en scène : Isabelle Matter16 janv.  
au 3 fév.  
2019Rue Rodo 3 – 1205 Genève  
Réservations :  
T. +41 (0)22 807 31 07  
www.marionnettes.chThéâtre des  
Marionnettes  
de GenèvePROUST  
CORNEILLE  
PESCIA  
SHAKESPEARE  
MADANI  
THERAULAZMOLIERE  
BACH  
ZIEGLER  
MNOUCHKINE  
MELQUIOT  
PORRAS

TKM

THEATRE

KLEBER

MELEAU

18 – 19

TKM.CH

RENENS

SUISSE

## CRÉATIONS

AT THE STILL POINT OF  
THE TURNING WORLDCONCEPTION **RENAUD HERBIN**

LA FILATURE (MULHOUSE)

(Maison de la Culture d'Amiens du 11 au 13 décembre)

« Au point de quiétude du monde qui tournoie naît de sa rencontre avec la danseuse et chorégraphe Julie Nioche autour du corps suspendu. »

L'ART NÉCESSAIRE DE LA RETENUE

— par Marie Sorbier —

Du noir et du silence. Et puis la rencontre avec ce personnage qui tente de se défaire de la force chthonienne qui happe désespérément vers la terre. Lui, semble-t-il, parvient à s'élever. Grâce à la poésie dont il est fait et grâce au corps du marionnettiste au service de son objet, c'est la symbiose délicate peau/matière qui advient sur le plateau. Ici se livre volontairement aux mains de son créateur, leur rêve partagé de suspension comme glaise primordiale. La retenue comme langue maternelle. Tout est toujours une histoire de centre et de périphérie ; que choisissons-nous de regarder ? Car si les metteurs en scène tentent par leur choix formel d'influencer notre regard, le spectateur peut revendiquer la liberté de poser ses yeux où la poésie du moment l'emporte. L'intelligence des propositions de Renaud Herbin se place dans cette infinie délicatesse, cette attention au temps suspendu, cette liberté qu'il nous laisse à arpenter ses espaces comme on choisit les chemins de traverse. Bien sûr le dispositif central, mer ondulante composée de centaines de petits sacs plastique, fascine et hypnotise, jouant sans cesse avec les caresses de la lumière et la rectitude géométrique des fils qui actionnent chacun d'entre eux. On se laisse volontiers bercer par ces flux et reflux, emporter par la voix et les compositions live de Sir Alice et la tentative de Julie Nioche d'appréhender chorégraphiquement cette matière organique, mais c'est cependant les bras de ces deux hommes qui, tels des sonneurs de cloche, embrassent la forêt de fils et offrent une partition magnifique en marge de l'événement. On pensera peut-être à une autre structure de fil, diablement esthétique, que Kaori Ito s'était appropriée sous l'œil d'Aurélien Bory, on pensera aussi au curieux anthropomorphisme des sacs plastique de Phia Ménard, qui, se tenant par les anses, dansaient au gré des ventilateurs, mais l'on retiendra surtout la singularité du travail de Renaud Herbin, qui sait créer des formes non spectaculaires qui n'existent que par le ressenti qu'elles laissent survenir dans les interstices.

## DECADANCE

CHORÉGRAPHIE **OHAD NAHARIN** / OPÉRA NATIONAL DE PARIS

« Le chorégraphe israélien invite les interprètes à s'emparer de la technique "Gaga" qu'il a développée. »

LES SUEURS CHAUDES

— par Timothée Gaydon —

Pièce créée en 2000, « Decadance » déploie enfin sa corolle envoûtante au palais Garnier. Derrière ce titre taquin se dessinent néanmoins les ambitions esthétiques de Naharin, sauvages et chaotiques. En un mot, « Decadance » livre un programme suivi à la lettre par les danseurs : decadanser, c'est danser en décidant savamment de choir, une déchéance brownienne remplie de décisions incertaines. Spectacle somme, pot-pourri de pièces plus illustres les unes que les autres, le programme est un parcours qui ploie et se tord. Rien d'innocent à ce que la pièce s'achève sur un étonnant paradoxe, un welcomefinal lancé de façon tonitruante dans « Sadeh 21 » qui devient en un rien de temps un salut de fin de spectacle. Un corps qui dansait la bienvenue se plie pour un touchant au revoir, mais ce salut n'est pas une courbette. Repris en 2018, à un moment

où Naharin s'éloigne peu à peu de la Batsheva, spectacle de toute une vie, cette fin et ce programme paraissent une ultime boutade adressée au monde. Nul ne part dans ce monde renversé où fin ne signifie que début. « Decadance » rappelle que la méthode gaga est affaire de chamboule-tout, où tout corps se donne comme poupée de chiffon, roulant et se tordant aisément. En s'imaginant à la foire, le spectateur ressort vainqueur de ce grand jeu de conserves, et Naharin nous offre le plus beau des cadeaux comme récompense. L'architecture du spectacle pourrait alors être comparée à une ogive, une ellipse qui dessine la nervure d'un bâtiment, solide et friable, un chemin de ronde inscrit au toit des temples. Les danseurs de l'Opéra de Paris ne nous transmettent donc pas un mythe chorégraphique éculé ni assagi ; ils réussissent à s'emparer de la magie gaga en faisant éclater

ter tout un enseignement scolaire. Lors de la reprise de « Seder », ils s'adressent autant à Apollon qu'à Dionysos, ils dansent dans la déchirure de deux adorations pour danser la leur. « Decadance » fait de chaque danseur un funambule, figure à propos de laquelle, on s'en souvient, Genet écrit qu'elle doit se précipiter dans la blessure de l'enfant et dans la solitude, puisque « c'est là qu'il pourra découvrir la force, l'audace et l'adresse nécessaires à son art ». Résonance vibrante. « Decadance » à Garnier, c'est aussi se souvenir de cette image de tout un public levé à la moitié du spectacle. Naharin fait lever les gens comme on fait lever du pain, voilà ce que nous sommes avec lui : du pétrin qu'on fait gonfler et qu'on aère, avant qu'on vienne le manger, à moins qu'on ne se contente de le rompre.

## LA DAME AUX CAMÉLIAS

MISE EN SCÈNE **ARTHUR NAUZCYIEL**

LES GÉMEAUX

(Comédie de Valence les 28 et 29 novembre)

« C'est le récit d'un drame amoureux, celui d'un jeune bourgeois Armand Duval, subjugué par la beauté de Marguerite Gautier, courtisane. »

L'ORGIE SPECTRALE D'ARTHUR NAUZCYIEL

— par Pierre Lesquelen —

Lorsque la courtisane Marguerite Gautier reprend vie à l'orée du spectacle, portée par le souvenir brûlant du narrateur en voix off et par les bras musclés de ses anciens partenaires, la dramaturgie à rebours de « La Mouette », récente création d'Arthur Nauzyciel inaugurée par la résurrection de Treplev, nous revient à l'esprit. Au lac noir de Tchekhov succède une bonbonnière écarlate occupée par des vêtements qui bâillent, quelques sofas, des lampadaires, et par un statuaire phallique proéminent (œillade dispensable à Kubrick). Cette allégorie coquette et facile n'entrave pourtant pas le vertige que déclenche la nouvelle sonate des spectres de Nauzyciel, ce dernier parvenant encore une fois à abolir le présent théâtral par un travail corporel, scénographique et textuel d'une rare incandescence. « On se moque du public et il faudrait fermer sa gueule », hurle en pleine représentation la brioche fâcheuse d'un spectateur décontenancé, ce dimanche 11 octobre à Sceaux, par cette exigence formelle forcément clivante. Ce « spectacle clair, plus que les tréteaux vastes, avec ce don, propre à l'art, de durer longtemps », comme l'avait rêvé Mallarmé, triomphe pourtant des trois heures sans entracte qu'il est parvenu à dilater. Purgeant la bile mélodramatique du roman et dépassant sa critique sociale, Nauzyciel réécrit théâtralement, en entrecroisant fidèlement la matière romanesque et dramatique de Dumas fils, une pure tragédie du désir. Si le récit passionné du narrateur romantique avait pour ambition explicite de réhabiliter la figure féminine, l'esthétique de Nauzyciel confère à Marie-Sophie Ferdane un élan mythique qui transcende la « vie automatique » de son personnage, rythmée prosaïquement par la couleur aguicheuse des camélias (rouges cinq jours par mois). Les images en noir et blanc de Pierre-Alain Giraud, mélancoliques et sulfureuses, raniment en fond de scène l'état extatique des corps en présence. Répétitives, ces projections condensent visuellement les désirs éphémères et redonnent à cette énième histoire d'amour impossible une éternité illusoire et salvatrice, un temps retrouvé par Nauzyciel dans cette puissante orgie symboliste.

**THÉÂTRE AM STRAM GRAM  
GENÈVE**  
CENTRE INTERNATIONAL DE CRÉATION ET DE  
RESSOURCES POUR L'ENFANCE ET LA JEUNESSE

**18  
19**

**AM GENÈVE  
STRAM  
GRAM**  
THÉÂTRE  
ENFANCE  
JEUNESSE

**EN TOURNÉE**

**SWEET DREAMZ**  
THÉÂTRE & MUSIQUE – DÈS 7 ANS / CRÉATION NOVEMBRE 2017  
BRICO JARDIN / ROBERT SANDOZ / THIERRY ROMANENS  
Maison des Arts du Léman / Thonon-les-Bains – du 20 au 22 décembre 2018  
Théâtre des collines / Cran Gevrier – 8 mars 2019  
Nuithonie / Villars-sur-Glâne – 22 mars 2019  
Théâtre Gérard Philipe / Saint-Denis – du 26 au 29 mai 2019

**CENTAURES, QUAND NOUS ÉTIIONS ENFANTS**  
THÉÂTRE & ART ÉQUESTRE – DÈS 7 ANS / CRÉATION OCTOBRE 2017  
FABRICE MELQUIOT / CAMILLE&MANOLO  
Espace des Arts, Scène nationale / Chalon-sur-Saône – les 17 et 18 octobre 2018  
Théâtre National de Nice – du 24 au 27 octobre 2018  
Théâtre du Gymnase / Marseille – du 31 octobre au 3 novembre 2018  
Les Treize Arches / Brive-la-Gaillarde – du 19 au 21 décembre 2018  
Équinoxe, Scène nationale / Châteauroux – les 7 et 8 mars 2019  
Le CENTQUATRE / Paris – du 4 au 8 juin 2019

**LES SÉPARABLES**  
THÉÂTRE – DÈS 9 ANS / CRÉATION JANVIER 2018  
FABRICE MELQUIOT / DOMINIQUE CATTON ET CHRISTIANE SUTER  
Théâtre Vidy / Lausanne – du 7 au 15 décembre 2018  
Théâtre du Passage / Neuchâtel – les 12 et 13 mars 2019  
MALS – MA Scène Nationale / Sochaux – du 19 au 23 mars 2019  
Théâtre de Vallère / Sion – du 2 au 4 avril 2019  
Maison des Arts du Léman / Thonon-les-Bains – 14 mai 2019

**EN CRÉATION**

**NON ! JE VEUX PAS**  
THÉÂTRE / CHANT LYRIQUE / BEATBOX  
DÈS 2 ANS ET DEMI / CRÉATION OCTOBRE 2018  
MARJOLAINE MINOT / GÜNTHER BALDAUF  
Théâtre Am Stram Gram Genève – du 1<sup>er</sup> au 14 octobre 2018

**MA COLOMBINE**  
THÉÂTRE – DÈS 9 ANS / CRÉATION JANVIER 2019  
FABRICE MELQUIOT / OMAR PORRAS  
Théâtre Am Stram Gram Genève – du 18 au 27 janvier 2019  
TKM - Théâtre Kléber Meleau / Renens – du 5 au 17 mars 2019

**YOUKIZOUM**  
DANSE / THÉÂTRE / MUSIQUE – DÈS 6 ANS / CRÉATION MARS 2019  
MADELEINE RAYKOV / CIE MADOK  
Théâtre Am Stram Gram Genève – du 22 au 31 mars 2019

**THÉÂTRE AM STRAM GRAM**  
DIRECTION **FABRICE MELQUIOT**  
Route de Frontenex, 56 / 1207 GENÈVE, SUISSE  
0041 22 735 79 24 / [AMSTRAMGRAM.CH](http://AMSTRAMGRAM.CH)  
Le Théâtre Am Stram Gram est subventionné par la Ville de Genève.

## CRÉATIONS

## FACE À LA MÈRE

MISE EN SCÈNE ALEXANDRA TOBELAIM

THÉÂTRE DU JEU DE PAUME (AIX-EN-PROVENCE)

(Théâtre Joliette, Marseille, du 29 novembre au 1er décembre)

« Un fils parle à sa mère. Il lui dit tout ce qu'il n'a pas su lui dire de son vivant et parcourt à nouveau le tumulte d'une relation de 40 années. »

AMOUR À MÈRE

— par Rick Panegy —

Je veux donner à sentir l'amour. L'amour d'un être pour un autre être, on parle, ici, de la mère. On parle de la complexité de cet amour, de sa pudeur. » Voilà ce qu'Alexandra Tobelaim, qui reprend le texte de 2006 de Jean-René Lemoine, entreprend de révéler en montant la pièce « Face à la mère », que l'auteur haïtien avait interprétée seul en scène il y a dix ans. C'est dire l'espoir et la beauté que la metteuse en scène souhaite faire jaillir de ce texte âpre, à fleur de peau. Des mots rudes, blessés mais sensibles : ce sont les mots qu'un fils délivre à sa mère morte, dans un « dialogue monologué ». Celle qui, trop absente, morte trop tôt, trop loin, a ce soir rendez-vous d'entre les morts avec son fils. C'est une histoire de réconciliation, de reconstruction. Ce sont des fulgurances d'un passé douloureux et chaleureux, qui renouent le fils à l'histoire de sa mère. Et forcément à la sienne. Tout au long du monologue de Lemoine surgissent ces bribes de reproches, ces amertumes, ces mystères de la vie d'adulte que l'enfant n'a jamais compris. Ce qu'il n'a jamais pu dire à sa mère. Surgissent pourtant entre griefs et sentiments ces instants de drame et de bonheur mêlés qui restent suspendus. Il s'agit de douleur, d'absence, de départ, d'exil et de fuite. Il s'agit de « pardon », comme le conclut l'auteur haïtien. C'est par cette conclusion apaisante qu'Alexandra Tobelaim choisit de faire vivre ce texte en montrant d'abord la douceur de l'amour filial. Elle en extrait, au-delà de la brutalité et de l'amertume du récit, sauvage ou cruel, la finesse de cette étonnante mélancolie douce et douloureuse. Et elle parvient à faire jaillir de l'intimité de ce texte, pourtant très incarné par le parcours et l'histoire extrême de son auteur, un élan universel et incluant, dépassant les lignes de l'individu pour insuffler une dynamique qui atteint chacun : sur scène, trois comédiens incarnent le texte, faisant se répéter les phrases, résonner les mots. Les voix se mêlent et accouchent par l'écho d'une polyphonie poétique, offrent une épaisseur au texte. Avec eux, trois musiciens, faisant de cet aveu d'amour-colère une partition, une histoire de vagues telles que seules la vie et la musique peuvent en provoquer. Lorsque les grands drapés du plateau s'effondrent en même temps que les corps des six comédiens, c'est le poids d'une douleur impossible à digérer qui se déverse. Il faudra, pour lui survivre, comprendre que l'on vit, et pour se relever, entendre le vivant qui est en nous, par-delà l'absence. « Nous sommes vivants », comme le murmure Alexandra Tobelaim.

## LIGNE DE CRÊTE

CHORÉGRAPHIE MAGUY MARIN / THÉÂTRE DES ABBESSES (Théâtre des 13 Vents, Montpellier, les 6 et 7 février 2019)

« C'est à partir de cette "étrange" combinatoire proposée par Frédéric Lordon dans son livre "Capitalisme, désir et servitude", entre les passions de la philosophie de Spinoza et la philosophie politique de Marx, que prendra forme cette nouvelle pièce. »

S'ÉCONOMISER

— par Timothée Gaydon —

Marx, Spinoza, Bourdieu, l'appareil critique semble écraser le plateau avant que la danse ait pu commencer. Maguy Marin se défendrait d'un tel état de fait, invoquant Lordon et sa réhabilitation de l'« art engagé », trop souvent perçu comme une « étiquette risible » selon le penseur, où l'art se propose de faire du discours la condition sine qua non de la représentation. De fait, le plateau ploie sous les insignes économiques, les symboles abondent, véritables éléments de langage d'un discours anticapitaliste. Des chiffonniers-danseurs-travailleurs amoncellent dans un open space fait de planches divers objets en plexi, d'abord attendus (écrans et autres claviers) puis incongrus. Une heure durant, c'est un réassort inlassable qui se produit, promouvant l'angoisse du stockage, promouvant le capitalisme comme angoisse, surtout si l'on

sait qu'*angustus* signifie en latin « étroit, resserré ». Mondialisme : respiration syncopée. Mais « Ligne de crête » est alors pris dans un étau qui a toute la couleur du pléonasmisme. En somme, l'accumulation ne se formulerait qu'au moyen des variables suivantes : répétition, amas, tas, piles – restriction d'un vocabulaire chorégraphique certaine. Les problématiques économiques n'ont-elles pas tout à gagner à l'économie du geste ? En rester aux manifestations visibles d'un phénomène social tentaculaire, c'est se priver d'en faire sourdre les mécanismes souterrains ; les entraves tenaces sont celles qui réclament d'être dites en 2018, renvoyant sans vergogne la pièce de Maguy Marin aux années 2000. Le principe de répétition tel qu'il est mis en scène, et a priori stérile, doit certes se comprendre comme l'expression d'un traumatisme contemporain, indépassable – une forme

## PERDU CONNAISSANCE

MISE EN SCÈNE ADRIEN BÉAL

THÉÂTRE DIJON-BOURGOGNE

(T2G du 8 au 19 novembre 2018)

« Six personnages autour d'une absente, qui a perdu connaissance. Chez elle, amis, collègues et famille se croisent. »

TOMBER DU CIEL

— par Victor Inisan —

Adrien Béal est de ceux qui déroutent le drame. Avec le Théâtre Déplié, qu'il codirige avec Fanny Descazeaux, il crée « perdu connaissance » et envisage une fiction alternative à la teneur diablement politique, tant elle est déceptive pour son spectateur. Le décentrement est à tous les niveaux : scénographique (l'action se déroule dans une loge d'école qui est à la fois un non-lieu et une hétérotopie où s'entrechoquent le public et le privé), scénaristique (les personnages dépensent énormément d'énergie à se contredire) ou scénique (tous se tiennent terriblement à distance les uns des autres) ; on a le sentiment d'une fiction empêchée. Sous ses atours de téléfilm, « perdu connaissance » mêle fiction et discours sur la fiction aux endroits du spectateur et du personnage : qui n'imagine pas de fictions aprioriques ? Les protagonistes sont logiquement intranquilles : le drame les emporte sans qu'ils s'arriment à rien d'autre qu'à de maigres principes humanistes... Les voilà ballottés entre moult fonctions : la directrice d'école tente de s'incarner en tant que femme, et vice versa ; le mari n'existe que par procuration ; une sœur cherche à s'extirper de sa fonction d'ancienne prisonnière – autant de tentatives de s'emplier de vie face aux tâches contradictoires qui nous incombent. Ainsi les fictions s'enchevêtrent, et la gardienne tombée dans le coma aura seulement participé au titre : elle enclenche la fiction des fonctions, lorsque les personnages cherchent à « mieux mal se comprendre ». De sorte que leur quête fait écho à celle de toute équipe de travail : peut-on inventer un langage commun sans évanouir son intérêt ? Adrien Béal répond avec une écriture elliptique : c'est la tentative de construction qui compte, à l'instar de la scène avortée d'un café réconciliateur (excellent Pierre Devérines). La loge d'école devient ainsi un refuge : chaque ratage est un pas maladroit vers l'harmonie. Mais si le Théâtre Déplié se pose nombre de questions philosophiques – et certainement les bonnes –, il est étrange qu'il n'interroge pas du tout le lieu de l'énonciation, car la fiction originale de « perdu connaissance » ne l'empêche pas de dispenser une théâtralité en revanche très classique. À quand une recherche enrichie d'une réflexion sur le médium théâtral ?

CDN  
NANCY  
LORRAINE

SAISON  
18/19

LAMANUFACTURE

— DIRECTION MICHEL DIDYM —

ABONNEZ-VOUS !

www.theatre-manufacture.fr

2 > 5 OCT

9 > 12 OCT

15 > 20 OCT

23 > 24 OCT

6 > 10 NOV

13 > 16 NOV

20 > 23 NOV

4 > 7 DÉC

17 > 20 DÉC

15 > 18 JAN

29 JAN > 2 FÉV

1<sup>er</sup> > 8 FÉV

26 FÉV > 1<sup>er</sup> MARS

12 > 22 MARS

25 > 26 MARS

27 > 29 MARS

2 > 5 AVR

24 > 27 AVR

7 > 9 MAI

21 > 24 MAI

LES EAUX ET FORÊTS *Marguerite Duras / Michel Didym*

AMADEUS *Peter Shaffer / Paul-Émile Fourny*

NANCY JAZZ PULSATIONS

26000 COUVERTS *(FESTIVAL MICHTÖ)*

JUSQU'ICI TOUT VA BIEN *Le Grand Cerf Bleu (ARTISTE ASSOCIÉ)*

SULKI ET SULKU *Jean-Michel Ribes*

NEUE STÜCKE #7 *Europa flieht nach Europa / Prinzip Gonzo / Philipp Lahm / Tête à tête / Manu Jazz Club*

LE DICTATEUR & LE DICTAPHONE *Daniel Keene / Alexandre Haslé*

LA CONFÉRENCE DES OISEAUX *Jean-Claude Carrière / Guy Pierre Couleau*

LES JURÉ.E.S *Marion Aubert (ARTISTE ASSOCIÉE) / Marion Guerrero*

TEMPÊTE ! *Shakespeare / Irina Brook*

7 MINUTI *Giorgio Battistelli / Stefano Massini / Michel Didym (A L'OPÉRA)*

ROBOTS *Raphaël Goussier (ARTISTE ASSOCIÉ) / Les Particules, Aurélien Serre*

VOYAGE EN ITALIE *Montaigne / Michel Didym*

TAISEZ-VOUS OU JE TIRE *Métie Navajo / Cécile Arthus (MOUSSON D'HIVER)*

OH ! *Samuel Beckett / Virginie Marouzé (AU CCAM)*

JULIETTE ET LES ANNÉES 70 *Flore Lefebvre des Noëttes*

LES CHAISES *Eugène Ionesco / Bernard Levy*

FOUR FOR *Halory Goerger (MUSIQUE ACTION)*

DJ SET (SUR) ÉCOUTE *Mathieu Bauer*

Partecette présentée en partenariat avec :

hugoboulogne

3 grand est

PRINTEMPS NANCY

Mémoire

Scène

Grand Est

culture à Nancy

Avec le soutien du Conseil Départemental de Meurthe-et-Moselle et de la métropole du Grand Nancy

graphisme & illu. : dimitri mazzetta

Théâtre Ouvert

Centre National des Dramaturgies Contemporaines

4 bis cité Vêron - 75018 Paris

theatre-ouvert.com / 01 42 55 55 50

FOCUS

T.F.T.O. #5

3€ / 5€

TEMPS FORT SUR LES ÉCRITURES CONTEMPORAINES

DU 21 AU 30 NOVEMBRE 2018

Auteur.rice	Porteur.se du projet	Horaires
<b>MERCREDI 21 NOVEMBRE</b>		
Imposture posthume		
Transe-maître(s)	Joël Maillard	Joël Maillard
Jeu	Mawusi Agbedjidji	Mawusi Agbedjidji
<b>JEUDI 22 NOVEMBRE</b>		
Focus Turquie		
SIVAS'93		
J'ai éteint mon cœur jusqu'à l'apocalypse	Genco Erkal	Sarah Tack
	Collectif biriken (Melis Tezkan & Okan Urum)	Collectif biriken (Melis Tezkan & Okan Urum)
<b>VENDREDI 23 NOVEMBRE</b>		
9 Mouvements pour une Cavale		
	Guillaume Cayet	Aurélia Löscher
Carte Blanche à Stanislas Nordey		
<b>SAMEDI 24 NOVEMBRE</b>		
Lucy in the sky est décédée		
	Bérandère Jannelle	Bérandère Jannelle
Meeting Point (titre provisoire)	Dorothee Zumstein	Catherine Umbdenstock
<b>LUNDI 26 NOVEMBRE</b>		
Te reposer		
	Azilyz Tanneau	Rémy Barché
<b>MARDI 27 NOVEMBRE</b>		
Ronce-Rose		
	Éric Chevillard	Joël Jouanneau
<b>MERCREDI 28 NOVEMBRE</b>		
Qui croire		
	Guillaume Poix	Guillaume Poix
	Éric Chevillard	Joël Jouanneau
<b>JEUDI 29 NOVEMBRE</b>		
Ronce-Rose		
Le moment psychologique	Nicolas Douzey	Alain François
<b>VENDREDI 30 NOVEMBRE</b>		
28 battements		
	Roberto Scarpitti	Sidney Ali Mehelleb
Le moment psychologique	Nicolas Douzey	Alain François

Festival d'Automne

## LA QUESTION

MARION SIÉFERT

« QUAND EST-CE QU'ON ARRIVE ? »

« MARIION ! MARIIIIIIIIIION !  
MARIOOOOON !  
MAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAA-  
RION ! MARIION ! »

« J'arrive »

Rêve 1 : Je devais prendre un train. Je n'arrivais pas à faire mes valises. J'oubliais toujours quelque chose. Ou bien je n'arrivais pas à fermer ma valise. Ou bien je mettais toujours mon pantalon à l'envers. Et je n'arrivais pas à courir. Et la route était bloquée. Et j'oubliais que je devais me dépêcher. Et je devais faire un immense détour pour éviter un chien. Et je n'arrivais pas à courir. Et je n'arrivais jamais.

Souvenir : De longs voyages en voiture, interminables, et la question, lancinante, « C'est quand qu'on arrive ? ». Et la réponse des parents : « Dans pas longtemps. » Et la question des enfants : « Dans pas longtemps comment ? » « Bientôt » « C'est quand qu'on arrive ? »

Rêve 2 : Le chat m'avait dit qu'il fallait arriver au bon endroit au bon moment. J'étais retournée dans la clairière. Le bruit paisible de la forêt. Le cercle inégal formé par les arbres. Une flaque d'eau. Une grosse souche. Il était 18 h 18 et c'était le printemps. Brusquement la lumière changeait, virait à l'orage. Et l'air se fissu-

rait, révélant un autre espace. Une pièce vide, avec un damier noir et blanc au sol, des colonnes de marbre rose. J'avais rendez-vous avec l'exact portrait de moi-même. Mais comme si mon reflet dans le miroir avait décidé de ne plus me suivre exactement, de ralentir mes gestes, de tordre mon sourire, de révolter mes yeux, de trahir mes paroles. Je m'étais retrouvée, mais c'était une autre. Et l'autre avait pris ma place. Mon portrait me trahissait. J'étais arrivée devant moi-même. Sensation : J'avais retrouvé les courses de l'enfance. Mes mouvements s'accordaient avec mes intentions. Je tombais avec plaisir. Je courais dans la joie.

Propositions :

On arrive quand on est parti.

On arrive pour repartir.

On n'arrive jamais.

On n'y arrive pas.

On n'arrive à rien.

On arrive pour se dire qu'on y arrive.

« Le Grand Sommeil », mise en scène Marion Siéfert.  
La Commune, Aubervilliers, du 7 au 17 novembre  
La Ménagerie de verre du 20 au 22 novembre

## LE FAUX CHIFFRE

4873

C'est le nombre de tote bags  
de festivals accumulés par  
les rédacteurs de I/O depuis la  
création du journal.

## L'HUMEUR

« L'essentiel  
est sans cesse  
menacé par  
l'insignifiant. »

René Char

## À LIRE

## LES SÉPARABLES

## FABRICE MELQUIOT ( L'ARCHE)

« Romain et Sabah, deux enfants de neuf ans qui vivent dans le même lotissement, se sont construits des mondes imaginaires pour échapper au réel. Échapper par les rêves aux peurs et aux suspicions de leurs parents, à l'égard de l'autre et de ses différences. Eux s'aiment, un point c'est tout, et voudraient à jamais rester ensemble. Mais leurs parents en ont décidé autrement. »

## EIKOH HOSOE

## PHOTO POCHE (ACTES SUD)

« Eikoh Hosoe est un des grands noms de la photographie japonaise. À 83 ans, l'influence et le magistère de cet artiste, dont l'œuvre n'a cessé de bousculer et d'interroger l'âme même de la culture japonaise, sont d'une intacte fécondité. »

## RÉ-ANIMATION

REVUE CORPS-OBJET-IMAGE  
(TJP ÉDITIONS)

« La tactique ici est de convier des non-spécialistes des pratiques COI. Les arts de la relation à l'objet, à la matière ou à la marionnette viennent s'éclairer au contact et en écho à des réflexions issues des champs anthropologique, cinématographique ou chorégraphique. »

## SHORT THEATRE : L'UOMO CHE CAMMINA / ROME

CONCEPTION COLLECTIF DOM- (Vu à Rome au festival Short Theatre en septembre 2018)

« Starting with the graphic novel "L'uomo che cammina" by Jiro Taniguchi, DOM- creates a dramaturgy of spaces in which to explore the confines between urban and abandoned landscapes. »

## ORIGINES ET FIN DE L'HISTOIRE

— par Jean-Christophe Brianchon —

C'est le Christ que nous suivons. Lui-même ou bien ce qu'il incarne, alors que nous marchons dans les rues de Rome derrière la silhouette gracie d'un homme aux cheveux longs dont nous ne verrons presque jamais le visage pendant les sept heures que dure la randonnée.

Une épopée traversée d'images qui peu à peu la déforment, puis la transforment, jusqu'à faire de l'instant sportif un des moments de théâtre les plus forts, radicaux et poétiques de ces dernières années. Le Christ, oui. Et nous ses apôtres. Rien que cela. Mais oubliez tout ce que vous savez de l'histoire. Ainsi qu'à Malte les pleurs de Marie-Madeleine se confondent avec le sel de la Méditerranée, à Rome ne reste plus d'eux que le bruit séculier des torrents du Tibre. L'histoire alors peut recommencer, bien loin de Bethléem, au cœur des allées de velours d'une des plus belles basiliques agnostique de la ville : le Teatro Valle. Ici, rien n'est hasard, et à l'image de la mystique juive, dans laquelle tout ce qui arrive était écrit, le spectacle est millimétré. Si c'est donc dans le Teatro Valle que nous nous trouvons avant de nous mettre en marche derrière cette silhouette christique, c'est bien sûrement parce qu'il est le plus ancien théâtre en activité de la cité, mais aussi un des lieux où dans cette Europe moribonde un idéal s'est créé en 2011, jusqu'à parvenir à proposer au monde un nouveau mode de vivre ensemble. Pour cela, et pour d'autres choses encore. Peut-être un peu aussi parce

que dans cette histoire qu'on s'apprête à nous raconter, il ne semble plus rester qu'une seule certitude accrochée au cœur de ceux qui habitent les décombres : la nécessité d'un art vivant. Apôtres de ce savoir, nous partons de d'empêcher sillonner les rues d'une ville pour lui annoncer la nouvelle, mais surtout pour constater ce faisant que depuis le début de l'histoire et la naissance de nos dieux les prières que nous adressons au ciel n'ont rien fait d'autre que d'empêcher les hommes de penser au monde. Du sublime des rues du cœur de cette ville-civilisation millénaire, nous nous éloignons donc peu à peu pour quitter la protection des mamelles de la louve capitoline et nous enfoncer dans les dédales de la circonférence urbaine.

“

Éponger les larmes

Effarant dédala qui fait se transformer sous nos pieds les pavés de pierre taillés main en canettes de bière, carcasses de voitures et seringues usagées, avant de nous conduire au sommet de l'une des sept collines qui entourent la ville et de nous placer face aux ruines d'une maison qu'on imagine être celle de nos origines, et de voir se coucher devant sa mère la silhouette que depuis déjà trois heures nous suivons, comme pour implorer notre pardon. Pardon d'avoir tout gâché, comme le démontre si bien le fronton du Palais de la civilisation devant lequel nous venons de passer, et sur

lequel sont inscrits ces mots, grotesques tant nous n'avons su les honorer : « Un peuple de poètes, d'artistes, de héros, de saints, de penseurs, de scientifiques, de navigateurs, de migrants. » Heureusement, seul Fukuyama en son temps a pu maintenir l'idée du concept d'une fin de l'histoire, et depuis nous savons bien toutes les limites que recouvre cette idée, si belle soit-elle. Ainsi, nous nous éloignons des collines et nous nous dirigeons vers l'extrême limite de la ville pour rejoindre la mer et fouler le sable des plages d'Ostia. Ici, nous pouvons nous rappeler malgré les maisons déglinguées et les enfants errants que nous pouvons aussi être fiers. Fiers de ce que nous avons su faire, et de l'art que nous avons pu apporter au monde pour éponger les larmes de ceux qui l'habitent, alors que résonne à nos oreilles la voix de Monica Vitti chantant « Morte di Tosca ». À travers elle, c'est plus que le souvenir d'une icône, mais toutes les voix qui peuplent l'œuvre du cinéma italien que nous entendons. Ne reste alors à cet instant plus qu'une chose, terrible et définitive, qui jamais ne s'effacera et toujours nous imposera de nous coucher pour implorer le pardon tant ici encore nous avons tout gâché : c'est sur le sable de cette plage, à l'endroit même où nous sommes et où résonnent les voix du souvenir, que Pasolini fut assassiné, un soir du mois de novembre 1975.

Festival Short Theatre, Rome, du 5 au 15 septembre 2018

## REPORTAGES

## CIRCA, 31 ANS ET PLUS VIVACE QUE JAMAIS / AUCH

— par Mathieu Dochtermann —

Trente et unième édition du festival CIRCA à Auch : une programmation riche en propositions de grande qualité, avec un bel équilibre entre les disciplines. Le festival confirme qu'il est bien la vitrine du cirque actuel.

Deux spectacles se signalaient particulièrement lors de la soirée d'ouverture, avec, en commun, le souci de miser davantage sur le jeu et sur l'écriture que sur la pure prouesse technique. Le premier, « Là », de Baro d'èvel, est un poème visuel, un geste artistique tendu sur le fil onirique tiré par un duo talentueux. Camille Decourtye, Blaï Mateu Trias s'y retrouvent autour d'une forme qui réunit le chant, la danse, l'acrobatie, le jeu théâtral, et un travail à la fois plastique et sonore très abouti. Sur un plateau cerné de murs blancs, les deux personnages naissent à la présence scénique en traversant le mur à cour. Le public assiste à la construction d'un couple, en même temps que les interprètes inscrivent aux murs, en noir sur fond blanc, la trace visible de l'histoire qu'ils traversent. Aux liens qui se tissent avec humour, la danse apporte un surcroît de sensualité, et le chant opératique de Camille Decourtye ajoute une émotion vibrante. Cet entre-tissé habile,

tout en métaphores visuelles, dit la merveilleuse richesse d'une histoire traversée à deux. Poignant autant qu'élégant, le second, « L'Absolu », de Boris Gibé, fait déjà date. Le spectacle prend place dans le Silo, un cylindre de 12 m de haut. Le public, disposé en spirale le long des parois, a ainsi un point de vue très rare sur le spectacle : les acrobaties aériennes se déroulent au niveau de son regard, tandis que les évolutions au sol sont comme écrasées dans une vue en deux dimensions.

“

Vitrine du cirque actuel

Boris Gibé choisit une écriture très moderne, en ne proposant d'acrobaties aériennes qu'au début et à la fin du spectacle. Pour le reste, il campe un personnage digne de Beckett, aux prises avec un monde clos qui le dépasse et une vie à laquelle il ne parvient pas à donner un sens. Tel un Sisyphé animé de pulsions suicidaires, il s'immole, s'expose à la chute d'une enclume, se noie dans des sols mouvants. Des images extrêmement fortes naissent des effets visuels, même si l'abstraction du propos et la longueur de l'œuvre

ont déconcerté certains spectateurs. Pour le reste, on pouvait voir de très belles propositions. Il y avait la reprise de « Face Nord » par un quatuor de femmes, une heure de défis physiques, sans paroles, peignant des relations complexes, entre camaraderie, rivalité, et quelque chose de plus trouble, à mi-chemin entre la violence et la sensualité. Il y avait la nouvelle création de la compagnie AKOREACRO, « Dans ton cœur », où le groupe d'acrobates, toujours techniquement excellent et toujours accompagné de musiciens, atteint des sommets grâce à la contribution de Pierre Guillois à l'écriture et à la mise en scène. Il y avait « BRUT », de Marta Torrents, une proposition mêlant avec adresse la danse, l'acrobatie, le jeu théâtral, une œuvre esthétiquement magnifique et dramatiquement poignante, travaillant sur les états émotionnels et le corps. Le grand éclectisme dont Marc Fouilland, le directeur de CIRCA, fait preuve dans sa sélection prouve encore qu'il peut aussi bien attirer des professionnels de l'étranger qu'un public local curieux de découvrir ces spectacles qui, pour être à la pointe de leur art, n'en sont pas moins accessibles et généreux.

Festival CIRCA, Auch, du 19 au 28 octobre 2018

Festival d'Automne

## LA PHOTO



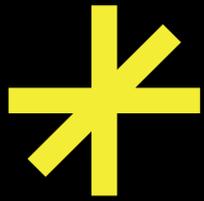
« Dans le pays d'hiver », mise en scène Silvia Costa, MC93 du 9 au 24 novembre © Andrea Macchia

I/O Gazette n°90 — 02.11.2018  
La gazette des festivals — www.iogazette.fr — Gratuit, ne peut être vendu  
I/O — 12 rue de Mirbel 75005 Paris FRANCE  
SIRET n°81473614600014  
Imprimerie Le Progrès, 93 avenue du Progrès, 69680 Chassieu  
Directrice de la publication et rédactrice en chef  
Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80  
Rédacteur en chef adjoint et secrétaire général  
Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Rédacteur en chef adjoint Jean-Christophe Brianchon j.c.brianchon@iogazette.fr  
Conception de la maquette Gala Collette  
Ont contribué à ce numéro  
Julien Avril, Christophe Candoni, Sébastien de Dianous, Mathieu Dochtermann,  
Timothée Gaydon, Victor Inisan, Pierre Lesquelén, Rick Panegy, Noémie Regnaud,  
Audrey Santacroce, Lillah Vial.

Photo de couverture « After August » © Marietta Varga

## PEINES INTIMES ET DE NOS MISÈRES. — JEAN VILAR



# BALLET DU NORD

CCN & VOUS !



## DANS MES BRAS

Sylvain Groud | Patrick Pineau

MER 28.11 | JEU 29.11 | Grand Studio, Ballet du Nord

**balletdunord.fr**

Centre Chorégraphique National Roubaix Hauts-de-France

contact@balletdunord.fr | 03 20 24 66 66



VILLE DE ROUBAIX

Nord



LET'S MOTIV

3 hauts-de-france

Conception : Ballet du Nord - CCN Roubaix Hauts-de-France | Visuel : © Eric Miranda